« Un trésor enfoui »

Kyrillos Loukaris et le Nouveau Testament en grec publié à Genève en
1638 à travers les lettres d'Antoine Léger*

*“Buried Treasure”: Kyrillos Loukaris and the translation of the New Testament
into Modern Greek as seen through the letters of Antoine Léger (Geneva, 1638)*

Ovidiu Olar

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10097>

DOI : 10.4000/monderusse.10097

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2017

Pagination : 341-370

ISBN : 978-2-7132-2697-7

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Ovidiu Olar, « « Un trésor enfoui » », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 58/3 | 2017, mis en ligne le 01
juillet 2019, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10097> ;
DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.10097>

OVIDIU OLAR

« UN TRÉSOR ENFOUI »

Kyrrillos Loukaris et le Nouveau Testament en grec
publié à Genève en 1638 à travers les lettres d'Antoine Léger*

Une édition controversée

L'été 1638, les héritiers de Pierre Aubert, imprimeur officiel de la république et de l'Académie de Genève, publièrent une édition en deux volumes du Nouveau Testament en grec. [Fig. 1]. Le premier volet contenait les quatre Évangiles ; le second les Actes des apôtres, les Épîtres et l'Apocalypse de Jean. Le texte était présenté sur deux colonnes, à l'extérieur la version « authentique » (αὐθεντικὸν), à l'intérieur une traduction « nouvelle » (νέα), en langue « simple » (εἰς ἀπλὴν διάλεκτον), faite par le hiéromoine Maximos Rodios de Gallipoli. Les caractères utilisés pour la traduction étaient plus grands que ceux utilisés pour le texte du « prototype » [Fig. 2]. La préface du traducteur, celle du patriarche Kyrrillos Loukaris de Constantinople (1570-1638) et dix-huit vers signés par l'hiéromoine Neophytos Patelaros ouvraient le volume¹.

---

* Cette étude fait partie des résultats du projet numéro PN-II-RU-TE-2014-4-2162 de l'Autorité nationale roumaine pour la recherche scientifique (CNCS – UEFISCDI). Je remercie les rapporteurs anonymes, ainsi que Radu G. Păun et Lidia Cotovanu pour leurs commentaires précieux.

1. *Ἡ Καινὴ Διαθήκη τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, Δίγλωττος. Ἐν ᾗ ἀντιπροσώπως τὸ τε θεῖον πρωτότυπον καὶ ἡ ἀπαρράλλακτως ἐξ ἐκείνου εἰς ἀπλὴν διάλεκτον, διὰ τοῦ μακαρίτου κυρίου Μαζίμου τοῦ Καλλιουπολίτου γενομένη μετάφρασις ἅμα ἐτυπώθησαν* [Le Nouveau Testament de notre Seigneur Jésus-Christ en deux langues. L'original divin par procuration et la traduction fidèle de celui-ci en langue simple faite par feu sieur Maximos de Gallipoli lors de l'impression <des textes>] (disponible en ligne grâce à la remarquable bibliothèque *Anemi/Ἀνέμη* : <http://anemi.lib.uoc.gr/metadata/9/3/f/metadata-375-0000000.tkl> – consultée le 14 juillet 2016). Pour des détails, voir Émile Legrand, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-septième siècle*, I, P. : Alphonse

Les études dédiées aux traductions des Saintes Écritures en grec vernaculaire ont souligné le caractère insolite de l'œuvre, car il s'agit là de la première traduction intégrale du Nouveau Testament en grec « simple » et de la première traduction d'un corpus biblique en grec « simple » légitimée par un patriarche œcuménique². En effet, outre la paraphrase en prose dans le dialecte de l'Heptanèse d'une « Bible des pauvres » italienne faite « dans une geôle de Venise » par le moine Ioannikios Kartanos et intitulée *L'Ancien et le Nouveau Testament : les fleurs et les choses nécessaires*, la translation de l'Apocalypse par Maximos le Péloponnésien (vers 1600) et les traductions du Psautier par le même Maximos (début du xvii^e siècle), par Georgios Palamidis (début du xvii^e siècle) et par Athanasios Patelaros (1626), les tentatives « privées » de traduction de la Bible en grec « simple » avaient été confiées aux livres liturgiques, aux sermons, aux exégèses et aux poèmes³. En 1547, une

Picard & Fils, 1894, p. 363-388 (n° 267). L'ouvrage a été réédité en 1995-1999 ; voir *Ἡ Καινὴ Διαθήκη...* [Le Nouveau Testament...], I-III, éd. Emmanouil H. Kasdaglis, Eufimía Exisou et Agamemnon Tselikas, Athènes : Μορφωτικό Ίδρυμα Εθνικῆς Τραπέζης. Les termes « vernaculaire », « démotique », « néo-grec » ou « grec moderne » sont très discutables. Pour le premier, voir Martin Hinterberger, « How should we define vernacular literature ? », in *Unlocking the Potential of Texts: Interdisciplinary Perspectives on Medieval Greek. Centre for Research in the Arts, Social Sciences, and Humanities, University of Cambridge, 18-19 July 2006*, consulté le 1^{er} juin 2016 à l'adresse <http://www.mml.ca.m.ac.uk/greek/grammarofmedievalgreek/unlocking/Hinterberger.pdf>. Je les utilise ici dans le sens de « simple » qu'on leur donne aux xvii^e et xviii^e siècles.

2. Th. Xanthopoulos, « Traductions de l'Écriture Sainte en néo-grec avant le xix^e siècle », *Échos d'Orient*, 5 (6), 1902, p. 321-332 ; *Idem*, « Les dernières traductions de l'Écriture Sainte en néo-grec », *Échos d'Orient*, 6 (41), 1903, p. 230-240 ; Eleni D. Kakoulidi, *Γιὰ τὴν μετάφραση τῆς Καινῆς Διαθήκης. Ἱστορία – κριτική – ἀπόψεις – βιβλιογραφία* [À propos de la traduction du Nouveau Testament. Histoire – critique – points de vue – bibliographie], Thessalonique : s.l., 1970 ; Nomikos M. Vapori, « Patriarch Kyrillos Loukaris and the Translation of the Scriptures into Modern Greek », *Εκκλησιαστικός ὁρὸς*, 59, 1977, p. 227-241 ; Manousos I. Manousakas, « Νέα στοιχεία γιὰ τὴν πρώτην μετάφραση τῆς Καινῆς Διαθήκης στὴ δημοτικὴ γλῶσσα ἀπὸ τὸ Μάξιμο Καλλιπολίτη [Nouvelles données sur la première traduction du Nouveau Testament en langue démotique par Maximos de Gallipoli] », *Μεσαιωνικά καὶ Νέα Ἑλληνικά*, 2, 1986, p. 7-70 ; Georgios D. Metallinos, *Παράδοση καὶ αλλοτρίωση. Τομές στὴν πνευματικὴ πορεία τοῦ νεώτερου Ἑλληνισμοῦ κατὰ τὴ Μεταβυζαντινὴ περίοδο* [Tradition et aliénation. Changements novateurs sur le chemin spirituel du néo-hellénisme à l'époque postbyzantine], Athènes : Domos, 1986, p. 111-137 ; Astérios Argyriou, « La Bible dans l'Orthodoxie grecque du xvii^e siècle », *Revue des Sciences religieuses*, 64 (2), 1990, p. 141-168 ; Georgios D. Metallinos, *Τὸ ζήτημα τῆς μεταφράσεως τῆς Ἀγίας Γραφῆς εἰς τὴν νεοελληνικὴν κατὰ τὸν 16^ο αἰῶνα* [La question de la traduction des Saintes Écritures en néo-hellénique au xix^e siècle], Athènes : Armos, 2004 ; Kiriakos Papoulidis, *Problèmes de traduction et d'interprétation du Nouveau Testament en grec moderne : le cas de Maxime de Gallipoli (1638)*, Thessalonique : Kyriakidis, 2004 ; Dimitris Livanios, « "In the Beginning was the Word". Orthodoxy and Bible Translation into Modern Greek (16th-19th Centuries) », *Mediterranean Chronicle*, 4, 2014, p. 101-120.

3. Pour quelques repères, voir Ernest C. Colwell et J. Merle Rife, *The Elizabeth Day McCormick Apocalypse*, vol. II. *History and Text*, Chicago : Chicago University Press, 1940 ; Faidon K. Bouboulidis, « Μεταφράσεις κειμένων τῆς Ἀγίας Γραφῆς. Ἀνέκδοτος ἑμμετρος μετάφρασις τῶν Ψαλμῶν ὑπὸ τοῦ Γ. Παλαμῆδου (17^ο αἰ.) [Traductions de textes tirés des Saintes Écritures. Traduction rimée inédite des Psaumes par G. Palamidis (xvii^e siècle)] », *Ἐπετηρίς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, 41, 1974, p. 423-434 ; Eleni Kakoulidi-Panou, « Ἰωαννίκιος Καρτάνος. Συμβολὴ στὴ δημόδιη πεζογραφία τοῦ 16^{ου} αἰῶνα [Ioannikios Kartanos. Contribution à la prose démotique du xvi^e siècle] », *Θησαυρίσματα*, 12, 1975, p. 218-256 ; Astérios Argyriou, *Les exégèses grecques de l'Apocalypse à l'époque turque (1453-1821). Esquisse d'une*

traduction en grec « simple » du Pentateuque avait été imprimée à Istanbul, dans un volume contenant aussi le texte en hébreu et en espagnol, mais on avait utilisé les caractères hébraïques, l'œuvre étant destinée aux juifs grecophones⁴. Le Nouveau Testament de 1638 comblait donc les efforts de certains religieux et érudits grecs d'offrir à tous les fidèles une version compréhensible du fondement de la vraie foi⁵.

En même temps, l'édition genevoise de 1638 prolongeait une illustre tradition relative à l'édition de la Bible⁶. Dans sa démarche, Pierre Aubert avait utilisé de très beaux caractères, appelés les « Grecs du Roi »⁷. Dessinés par le crétois Ange Vergèce et gravés par le français Claude Garamond, les « Grecs du Roi » auraient dû servir à l'impression des manuscrits grecs de la bibliothèque royale de Fontainebleau ; cette police était censée surpasser celles utilisées par Alde Manuce et par ses

---

histoire des courants idéologiques au sein du peuple grec asservi, Thessalonique : Έταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1982 ; *Idem*, « La Bible dans le monde orthodoxe au xvi^e siècle », in Guy Bedouelle et Bernard Roussel, eds., *Le temps des Réformes et la Bible*, P. : Beauchesne, 1989, p. 385-400 ; Ulrich Moennig, « Η υποτιθέμενη νεοελληνική μετάφραση της Καινῆς Διαθήκης του Μητροφάνη Κριτόπουλου [La supposée traduction néo-hellénique du Nouveau Testament de Mitrophanis Kritopoulos] », *Ελληνικά*, 43 (1), 1993, p. 213-216 ; Eleni Kakoulidi-Panou, éd., *Ιωαννίκιος Καρτάνος – Παλαιά τε και Νέα Διαθήκη* [Ioannikios Kartanos – Ancien et Nouveau Testament], Thessalonique : Κέντρο Ελληνικής Γλώσσας, 2000 ; Nikolaos M. Panayotakis, *Παλαιά και Νέα Διαθήκη. Ανώνυμο κρητικό ποίημα (τέλη 15^{ου}-αρχές 16^{ου} αι.). Κριτική έκδοση* [Ancien et Nouveau Testaments. Poème crétois anonyme (fin du x^v^e-début du xvi^e siècle)], éd. par Stefanos Kaklamanis et Giannis K. Mavromatis, Venise : Istituto Ellenico di Studi Bizantini e Postbizantini, 2004 ; Walter Puchner, *Studien zur Volkskunde Südosteuropas und des mediterranen Raums*, Vienna – Cologne – Weimar : Böhlau, 2009, p. 213-252, 644 ; *Idem*, « Παλαιά και Νέα Διαθήκη ». *Ανώνυμο κρητικό ποίημα. Σχόλια και παρατηρήσεις* [« Ancien et Nouveau Testaments ». Poème crétois anonyme. Commentaires et observations], Venise : Istituto Ellenico di Studi Bizantini e Postbizantini, 2009.

4. Dirk C. Hesseling, *Les cinq livres de la loi (le Pentateuque). Traduction en néo-grec publiée en caractères hébraïques à Constantinople en 1547, transcrite et accompagnée d'une introduction, d'un glossaire et d'un fac-simile*, Leyde – Leipzig : S.C. van Doesburgh-Otto Harrassowitz, 1897 (voir le compte-rendu de Lazare Belléli, *Revue des Études juives*, 35, 1897, p. 132-155). Voir aussi Émile Legrand, *Bibliothèque hellénique... aux x^v^e et xvi^e siècles*, II, P. : Ernest Leroux, 1885, p. 159-161 (n° 239) ; Natalio Fernández Marcos, « El Pentateuco griego de Constantinopla », *Erytheia*, 6 (2), 1985, p. 185-203 ; Maria Papanicolaou, « In margine alla *Correspondance de Théodore de Bèze* », *Pan*, 20, 2002, p. 253-275 (273) ; Pedro Bádenas de la Peña, « La lengua judeogriega y el Pentateuco de Constantinopla (1547) », communication présentée en 2010 au IV^e Congrès de la Société européenne d'études néo-helléniques organisé à Grenade (= *Identités dans le monde grec (de 1204 jusqu'au présent)*, consultée le 20 mars 2012 (http://www.eens.org/EENS_congresses/2010/Badenas_Pedro.pdf)). Voir aussi Hippolyte Aubert, Alain Dufour, Béatrice Nicollier et Hervé Genton, eds., *Correspondance de Théodore de Bèze*, XXII (1581), Genève : Droz, 2000, p. 191-193 (n° 1498, Genève, 6 décembre 1581 : Bèze envoie à William Cecil, lord Burghley, un exemplaire du Pentateuque) ; *Correspondance de Théodore de Bèze*, XXIII (1582), Genève : Droz, 2001, p. 189-192 (n° 1550, Genève, 10 octobre 1582 : Bèze suggère à lord Burghley que le Pentateuque soit réimprimé, chez Plantin, par exemple).

5. Michel Lassithiotakis, « Le rôle du livre imprimé dans la formation et le développement de la littérature en grec vulgaire (xvi^e-xvii^e siècles) », *Revue des Mondes musulmans et de la Méditerranée*, 87-88, 1999, p. 187-208.

6. Voir Irena Backus, « Le Nouveau Testament gréco-latin à Genève au temps des réformes : ses origines et son rayonnement », in Urs Joerg, David M. Hoffmann, et al., *La Bible en Suisse. Origines et histoire*, Bâle : Schwabe & Cie S.A., 1997, p. 191-197.

7. Olivier Reverdin, « Livres grecs imprimés à Genève (1551-1657) », *Librarium*, 35, 1992, p. 88-107 (107) ; *Idem*, « Figures de l'hellénisme à Genève », in *Homère chez Calvin. Figures de l'hellénisme à Genève. Mélanges Olivier Reverdin*, Genève : Droz, 2000, p. 27-101 (92-93).

successeurs⁸. Le typographe Robert Estienne avait obtenu de François I^{er} la création de cet alphabet. Il l'avait utilisé à Paris en tant qu'imprimeur du roi pour le grec, mais une fois forcé à prendre la voie de l'exil – ses Nouveaux Testaments grecs lui avaient attiré les foudres des professeurs et docteurs de la Sorbonne –, il en avait emporté à Genève un jeu complet. En 1551, il avait imprimé un Nouveau Testament sur trois colonnes (texte grec « ancien », version latine d'Erasme et Vulgate) et la traduction en grec « ancien » des Psaumes et du Catéchisme de Calvin⁹.

Le Nouveau Testament bilingue de 1638 était donc un produit culturel et technique tout à fait remarquable. Dans les pages suivantes, nous nous proposons d'éclaircir d'abord quelques zones d'ombre relatives à sa parution. Dans un deuxième temps, nous essaierons d'analyser les enjeux de cette édition genevoise. Enfin, nous examinerons les conséquences dans la longue durée du projet patronné par Loukaris¹⁰. Notre démarche est structurée en trois parties. La première retrace la genèse du Nouveau Testament de 1638, à partir des lettres envoyées d'Istanbul par le ministre piémontais Antoine Léger, très proche collaborateur de Kyrillos Loukaris et son premier biographe¹¹. Signalée par Samuel Baud-Bovy et Albert de

8. Pour les manuscrits grecs de François I^{er}, voir Christian Förstel, « Les manuscrits grecs dans les collections royales sous François I^{er} », *Revue française d'Histoire du Livre*, 98-99, 1998, p. 71-88.

9. Pour Estienne, voir Elizabeth Armstrong, *Robert Estienne Royal Printer. An Historical Study of the Elder Stephanus*, Cambridge : Cambridge University Press, 2001² [1954]. Pour les « Grecs du Roi », voir Raymond Blanchot, « Les vicissitudes des Grecs du Roy », *Gutenberg Jahrbuch*, 26, 1951, p. 9-16 ; Annie Parent-Charon, « Humanisme et typographie : "les Grecs du roi" et l'étude du monde antique », in *L'art du livre à l'Imprimerie Nationale*, P. : Imprimerie Nationale, 1973, p. 55-67 ; Paul-Marie Grinevald, « Les Grecs du Roi », *Graphè*, 27 2014, p. 2-5. Pour l'activité genevoise d'Estienne, voir Olivier Reverdin, « Livres grecs imprimés à Genève au xvi^e et xvii^e siècles », in Jean-Daniel Candaux et Bernard Lescaze, eds., *Cinq siècles d'imprimerie genevoise, 1478-1978. Actes du Colloque international sur l'histoire de l'imprimerie et du livre à Genève, 27-30 avril 1978*, I, Genève : Société d'histoire et d'archéologie, 1980, p. 208-239 ; *Idem*, « Livres grecs » (1992), p. 88-107 ; *Idem*, « Figures », p. 27-101.

10. Pour Loukaris, voir Gunnar Hering, *Ökumenisches Patriarchat und europäische Politik 1620-1638*, Wiesbaden : Franz Steiner, 1968 ; *Idem*, *Οικουμενικό Πατριαρχείο και ευρωπαϊκή πολιτική 1620-1638* (trad. de l'allemand par Dimosthenis Kourtovik, d'après une version revue et mise à jour par l'auteur), Athènes : Μορφωτικό Ίδρυμα Εθνικής Τραπέζης, 2003² ; Klaus-Peter Todt, « Kyrillos Lukaris », in Carmelo Giuseppe Conticello et Vassa Conticello, eds., *La théologie byzantine et sa tradition*, II, (xiii^e-xix^e s.), Turnhout : Brepols, 2002, p. 617-658 ; Viviana Nosilia et Marco Prandoni, eds., *Trame controluce. Il patriarca « protestante » Cirillo Loukaris/Backlighting Plots. The « Protestant » Patriarch Cyril Loukaris*, Florence : Firenze University Press, 2015. Qu'il me soit permis d'ajouter ma thèse de doctorat, dirigée par M. Paolo Odorico et soutenue à l'EHESS (Paris) en 2015, « La boutique de Théophile. Les relations du patriarche de Constantinople Kyrillos Loukaris (1570-1638) avec la Réforme ».

11. Pour le personnage, voir Samuel Baud-Bovy, « Antoine Léger, pasteur aux vallées vaudoises du Piémont et son séjour à Constantinople. D'après une correspondance inédite, 1622-1631 », *Revue d'Histoire suisse/Zeitschrift für schweizerische Geschichte*, 24 (2), 1944, p. 193-219 ; Albert de Lange, « Antoine Léger, un "internazionalista" calvinista del Seicento », *Bollettino della Società di Studi Valdesi*, 181, 1997, p. 203-232 ; *Idem*, « De Waldenzenpredikant Antoine Léger en de patriarch Cyrillus Lukaris. Calvinisme en Griekse orthodoxie in de eerste helft van de zeventiende eeuw », *Documentatieblad voor de Geschiedenis van de Nederlandse Zending en Overzeese Kerken*, 6 (1), 1999, p. 1-19 ; *Idem*, « Antoine Léger (1596-1661). Das Leben eines Waldenserpfarrers zwischen Konstantinopel und Genf », in Andreas Flick & Albert de

Lange, cette correspondance offre une masse d'informations sur les rapports que le patriarche entretenait avec « l'internationale calviniste » de l'époque et complète les recherches sur la transposition du Nouveau Testament en grec « simple »¹². La deuxième partie restitue l'opinion de Loukaris sur la version en grec « simple » du Nouveau Testament, à partir de sa *Confession de foi* de 1629-1631 et du texte composé en 1632 afin de préfacer la future édition genevoise. Le cas du Codex Alexandrinus, précieux manuscrit biblique datant du v^e siècle offert par Loukaris au roi d'Angleterre, sera également (mais brièvement) mentionné. La dernière section examine une décision synodale du patriarche Kallinikos II incriminant une traduction en grec « simple » faite par le docteur Ioannis Comnène. Daté de 1700, le décret condamne également l'édition « loukarienne » de 1638.

Le témoignage d'Antoine Léger

Vu comme un « petit excrément de Calvin [...] », le pus envenimé que vous scauriez imaginer » par ses ennemis (dans ce cas, Philippe Harlay, comte de Césy, ambassadeur de la France auprès de la Porte), mais tenu en « grande estime pour ses qualitez chrestiennes » par ses amis, Antoine Léger est un personnage clé dans la vie tourmentée de Loukaris¹³. Celui-ci parle plusieurs fois, admiratif, de ce « très docte monsieur », « lequel nous aimons tous » et même les adversaires d'Antoine Léger admettront, au temps du grand débat touchant l'Eucharistie, qu'il avait été l'un des observateurs les plus importants de la politique religieuse du patriarcat œcuménique de 1628 à 1636, dates de son séjour à Constantinople¹⁴.

Léger arriva à Galata le 30 septembre 1628, muni de lettres pour son nouveau patron, le résident des Provinces-Unies Cornelis Haga, pour l'ambassadeur anglais Sir Thomas Roe et pour Kyrillos Loukaris¹⁵. Le même jour, il envoya sa première

---

Lange, éd., *Von Berlin bis Konstantinopel. Eine Aufsatzsammlung zur Geschichte der Hugenotten und Waldenser*, Bad Karlshafen : Verlag der Deutschen Hugenotten-Gesellschaft, 2001, p. 119-167 ; Ovidiu-Victor Olariu, « Paroles de pierre. Kyrillos Loukaris et les débats religieux du xvii^e siècle », *Archævs*, 14, 2010, p. 165-196 ; Albert de Lange, « Il ruolo del pastore calvinista Antoine Léger nella genesi e redazione della Confessione di fede del patriarca ortodosso Cirillo Loukaris (1629-1633) », in Nosilia et Prandoni, éd., *Trame controluce*, p. 119-134.

12. Christiaan Sepp, « Het Nieuw-Grieksche Testament van 1638 », in *Bibliographische mededeelingen*, Leyde : E.J. Brill, 1883, p. 188-256 ; Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, I, p. 363-388 ; Manousakas, « Νέα στοιχεία » ; Papoulidis, *Problèmes*, p. 97-135.

13. Pour l'opinion du comte de Césy, voir BNF, Manuscrits français 16153, f. 258 ; voir aussi R. Belmont, « Le Patriarche Cyrille Lukaris et l'Union des Églises », *Irénikon*, 15 (6), 1938, p. 552-553.

14. Pour l'opinion de Loukaris, voir Émile Legrand, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs au dix-septième siècle*, IV, P. : Alphonse Picard & Fils, 1896, p. 453-456 (n° 163), 457-460 (n° 164) ; Keetje Rozemond, « Nouvelle version d'une lettre traduite de Cyrille Lucar », *Nederlands Archief voor Kerkgeschiedenis*, 49, 1968-1969, p. 104-107 (105).

15. Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, IV, p. 372-377 (n° 130-131) ; Bibliothèque de Genève (par la suite BGE), ms. fr. 425, f. 66-67.

missive d'Istanbul en qualité de chapelain du représentant diplomatique des États généraux des Provinces-Unies auprès de la Porte. Le destinataire était le huguenot André Rivet, « docteur et professeur en théologie en l'Académie de Leyde et pasteur en l'Église »¹⁶. Jusq'en juillet 1636, le ministre maintint une correspondance régulière avec les pasteurs et professeurs de Genève (Bénédict Turretini et Jean Diodati), Leyde (André Rivet), Zürich (Johann Jakob Breitingen) et Wetzikon (Adolphe Hottinger). Conscient du poids de sa mission, à savoir favoriser « l'enfantement » et « l'amplification du règne de nostre Seigneur » au Levant, il avait décidé de tenir le monde réformé au courant de l'avancement des affaires en cours « en ces quartiers ».

Dans les lettres à son maître Turretini, Léger utilise parfois, par peur des espions, mais aussi par amour du mystère, un langage chiffré, étrange mais suggestif. Ainsi, le résident Haga devint « *Milo belgicus* » ou « notre Ulysse », le patriarche Théophane de Jérusalem reçut le nom « Abraham de Salem » et le prince de Transylvanie Bethlen Gábor fut nommé « Bethlehem ». Le Sultan se transforme en « *Aristæas* », tandis que les Latins passent pour des « Candiotes », « Crétois » ou « Amalécites ». Quant à Loukaris, quand il ne se cache pas sous les initiales de son nom, P[atrichie] C[yrille], on le découvre en tant que « monsieur Théophile » (littéralement, « celui qui aime Dieu »), ou comme « monsieur David » aux évidentes connotations bibliques¹⁷.

Selon le pasteur piémontais, « monsieur Théophile » devait ouvrir une « boutique ». Cependant, bien que censée rapporter au propriétaire et aux actionnaires des bénéfices assez importants, l'entreprise avançait « fort lentement » et « avec une excessivement scrupuleuse circonspection es autres ». Théophile craignait que ses farouches adversaires « ne descouvrent qu'il tient marchandises de contrebande »¹⁸.

On peut facilement déduire quels étaient ces biens interdits ; on peut faire de même quant à ceux « qui de tout temps ont eu cours libre » et dont les amis l'exhortaient d'en « remettre sûr » le trafic, « à ce que tout son argent ne demeure mort ». Les choses « plus urgentes » comme « la Division, la Jeunesse, la seminaire, les petits tableaux etc. » masquent les grands projets imaginés par Léger et par les réseaux auxquels il appartenait : une confession de foi « protestante », un catéchisme, un séminaire, des écoles « réformées »... Quant au « Jatki de coton fort nécessaire », estimé « de bonne vente en ces quartiers », il désigne le Nouveau Testament ; « le faire manier par truchemants » signifie le traduire en grec « vulgaire »¹⁹.

16. Universiteitsbibliotheek Leyde (par la suite Leyde), BPL 2211C, f. 3^r (Galata, le 30 septembre 1628).

17. Baud-Bovy, « Antoine Léger » ; Andrei Pippidi, « Diplomație și ortodoxie : Moldova în proiectele propagandei calvine (1630) [Diplomatie et orthodoxie : la Moldavie dans les projets de la propagande calviniste (1630)] », in Ovidiu Cristea, Petronel Zahariuc et Gheorghe Lazăr, éd., *Aut viam inveniam aut faciam. In honorem Ștefan Andreescu*, Iași : Editura Universității « Al.I. Cuza », 2012, p. 349-366.

18. BGE, ms. *Ami Lullin* 54, n° 63 (Léger à Turretini, Péra, le 7/17 février 1629).

19. Pour des détails, voir Baud-Bovy, « Antoine Léger », p. 207.

Fig. 1 – Nouveau Testament, Genève – Les héritiers de Pierre Aubert, 1638. Page de titre.
<http://anemi.lib.uoc.gr/metadata/9/3/f/metadata-375-0000000.tkl>

Fig. 2 – Nouveau Testament, Genève – Les héritiers de Pierre Aubert, 1638. Début de l'Évangile selon Jean. <http://anemi.lib.uoc.gr/metadata/9/3/f/metadata-375-0000000.tkl>

Si l'on juge d'après le corpus épistolaire existant, la première mention de la traduction en grec « simple » du Nouveau Testament date du 7/17 février 1629. Une lettre à Bénédicte Turretini portant cette date annonce que le patriarche avait approuvé le projet et avait « donné charge à quelques-uns d'y travailler »²⁰. Le 21/31 mars, la traduction de l'Évangile selon Matthieu était prête²¹. Le 20/30 juillet, Antoine Léger informait Turretini que le traducteur désigné à réaliser l'œuvre était logé à l'ambassade hollandaise et essayait de comprendre les passages « les plus obscurs et difficiles » et les « hébraïsmes » à l'aide du même Léger et de la traduction italienne de la Bible faite par Jean Diodati²². La traduction italienne, publiée à Genève en 1607 et très appréciée par Loukaris, fut suivie également au niveau de la structure²³. Le 4 août 1629, le ministre avisait son ami Alphonse Hottinger que « nous sommes parvenus à la fin du livre des Actes (des apôtres) et travaillons à la révision des Évangiles »²⁴. Enfin, le 20/30 mars 1630, Léger transmettait à Turretini que le « targum du Jatki » était « esbauché jusqu'à la fin » et attendait la révision du patriarche²⁵.

Deux copies manuscrites illustrent cette première version du « targum ». Préservée jadis à Saint-Petersbourg, la copie faite par Georgios Kondis, rhéteur de la Métropole d'Énos et juge de la Grande Église de Constantinople, reste pour l'instant introuvable ; on sait pourtant qu'elle portait la date de mai 1630, 13^e indiction²⁶. Conservée à Athènes, la copie anonyme du codex 46 de la Bibliothèque du Parlement grec est datée 1630, 13^e indiction ; elle contient les quatre premiers chapitres et le début du cinquième chapitre de l'Évangile selon Matthieu²⁷. Toutefois, la maladie du traducteur, de « fréquentes interruptions » dont on ignore la nature (mais Kondis dit qu'il était persécuté par les hauts prélats « à cause de la parole de Dieu »), une épidémie de peste, « les empeschements que Satan met

20. *Ibidem*.

21. BGE, *ms. Ami Lullin* 54, n° 66 (Léger à Turretini, s.l., le 21/31 mars 1629). Voir aussi Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, IV, p. 380-382 (n° 133, Léger à la Vénérable Compagnie des Pasteurs, s.l., le 21/31 mars 1629), 382-384 (n° 134, Haga à la Vénérable Compagnie, Constantinople, le 12 mai 1629).

22. Baud-Bovy, « Antoine Léger », p. 207-208. En effet, le 1^{er} juin 1629, le moine Mélétiou Pandogalos priait Antoine Léger de transmettre ses vœux au « très-vénérable et érudit parmi les hiéromoines » sieur Maximos, qu'on soupçonne logé déjà à l'ambassade hollandaise, Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, IV, p. 385 (n° 135) ; Papoulidis, *Problèmes*, p. 99 (n. 4).

23. Pour la Bible de Diodati, voir Michele Ranchetti et Milka Ventura Avanzinelli, eds., *La Bibbia di Diodati*, I, Milan : Mondadori, 2012³, p. I-CCXXXVI. Pour le rapport entre les deux traductions, voir Papoulidis, *Problèmes*, p. 100-103.

24. Zentralbibliothek Zürich (par la suite Zürich), *Thesaurus Hottingerianus* (F. 44), f. 93^{rv}.

25. BGE, *ms. Ami Lullin* 54, n° 70 (s.l., le 20 juillet 1629), 80 (s.l., le 20/30 mars 1630). Voir aussi Baud-Bovy, « Antoine Léger », p. 207-208.

26. Eduard de Muralt, *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale publique*, SPb. : Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences, 1864, p. 78-79 (CXXXVIII) ; Colwell, *The Elizabeth Day McCormick Apocalypse*, II, p. 35 ; Manousakas, « Νέα στοιχεία », p. 40 ; Papoulidis, *Problèmes*, p. 104 (n. 13), 108-110.

27. Manousakas, « Νέα στοιχεία », p. 39 ; Papoulidis, *Problèmes*, p. 104 (n. 13).

à la traverse » et « le manquement de zèle » ont retardé la révision²⁸. Ce n'est que le 14/24 juillet 1632 que Léger fut en mesure de donner de bonnes nouvelles à Rivet : « par la grâce de Dieu » et « malgré les oppositions que la malice de Satan et de ses émissaires et la négligence d'autres y ont interposées », la version « simple » du Nouveau Testament grec était achevée. Loukaris s'en était montré très satisfait, tandis que le résident Haga avait promis d'intervenir auprès des États généraux pour financer l'édition, afin que les livres soient distribués aux pauvres à titre gracieux. Enthousiaste, Léger pria Rivet d'intervenir à son tour :

Je vous prie... et par vostre entremise, s'il vous plaist, Messieurs vos collègues..., d'y contribuer les vostres à ce que la multitude d'autres affaires très importantes dont leurs Excellences sont incessamment assiégées ne le fist mettre en oubli ou en retardant l'effect. Car cette œuvre est d'autant plus nécessaire qu'en matière de religion tous les discours et livres du monde ne servent de rien sans la Parole de Dieu. Et il importe grandement que ceste version soit mise en usage en l'Église du vivant de Monsieur le Patriarche et de l'auteur, qui est, peu autant que j'ay peu sçavoir, exempt des blâmes dont ou la vie ou l'envie ternist la réputation de plusieurs autres de plus haute dignité...²⁹

Le 12 novembre 1632, Léger réitéra sa demande. C'était la seule manière de voir

si ce povre peuple languissant presque sans pasture spirituelle prendra point de goust à la pure Parole de Dieu et reprendra par icelle quelque vigueur de zèle, laissant les fabuleux livres de légendes où les esprits se paissent et se perdent jusqu'à cet' heure, qui en grosseur esgalent voire surpassent le Thalmud.

Sans ce « fondement », on ne pouvait pas disséminer les principes de la Réforme, car on effrayait les chrétiens et on risquait de les porter

au principe du Papisme, qui par l'affinité des superstitions externes les attire, ou mesme du Mahumetanisme, tant leur est communément odieuse la vérité de nostre foi, tandis qu'ils n'en cognoissent la certitude, voyant les cérémonies externes si différentes des leurs.³⁰

Persuadé, Rivet fit de son mieux pour appuyer le projet, mais du côté grec, les tracasseries s'enchaînèrent. « N'ayant pris ou eu le loisir de revoir » la traduction, Loukaris délégua la tâche, « après l'avoir tenue plus d'un an ». Or, « estans mieux versés au

28. BGE, *ms. Ami Lullin* 54, n° 81 (Léger à Turretini, s.l., le 4 mai 1630), 89 (Léger à Turretini, Gerlichuy, le 12 octobre 1630) ; Leyde, BPL 2211C, f. 3^r (Léger à Rivet, Gerlichuy, le 12 août 1630), 9-10 (Léger à Rivet, s.l., le 23 décembre 1631).

29. Leyde, BPL 2211C, f. 13-14 (Constantinople, le 14/24 juillet 1632). Voir aussi Archives d'État de Zürich (par la suite StAZH) E_II_399, p. 233-235 (Léger à Breitingen, s.l., le 25 juillet 1632).

30. Leyde, BPL 2211C, f. 15-16 (Constantinople, le 12 novembre 1632). Voir aussi Leyde, BPL 2211C, f. 17-18 (Constantinople, le 12/22 février 1633).

style d'Homère et d'Aristophane que des Prophètes, Evangélistes et Apostres », les réviseurs – dont on ignore l'identité – montrèrent vite leurs limites : ils « ne sont guerres propres à ce mestier », décréta Léger, le 13/23 septembre 1633³¹. De plus, une « indisposition » banale survenue au traducteur s'avéra mortelle : le 24 septembre/4 octobre 1633, il décéda. Il fallait maintenant trouver un correcteur et l'acheminer à Genève afin de préparer l'impression³².

Trouver ce correcteur parmi les « confusions » agitant le Patriarcat de Constantinople ne fut pourtant pas facile. Le 28 août (ancien style) 1634, Loukaris promit à Léger de convaincre un de ses parents d'accompagner le ministre à Genève : selon le patriarche, cet aspect était vital « per il servitio della stampa del evangelico greco volgare »³³. Deux ans plus tard, le Piémontais quitta la capitale ottomane, portant avec lui plusieurs recommandations et une lettre du patriarche adressée à la Vénérable Compagnie des Pasteurs, qui incitait les autorités genevoises à appuyer la publication de la traduction du Nouveau Testament ; aucun Grec ne l'accompagna toutefois³⁴.

De retour dans son pays natal, Léger essaya d'« aider à poursuivre et parachever » l'édition du Nouveau Testament en grec « simple », de la *Confessio Belgica*, d'un « catéchisme tissu des propres paroles de l'Escriture sainte » et d'« autres rudimens de piété », tels « l'Oraison Dominicale, le symbole de Nicée ordinaire en l'Église grecque avec le Décalogue qui y est presque incognu au peuple »³⁵. Selon le ministre, pour répandre la Parole de Dieu « toute pure », il était complètement inutile d'utiliser des textes en grec classique – une langue « barbare et incogne non seulement au peuple, mais presque à tous les pasteurs »³⁶ – et il était également peu profitable de traduire en langue parlée des ouvrages tels que les *Institutions* de Calvin : « il y a comme sçavez des choses en quelque sorte particulières à l'Occident et trop relevées pour le commun des Grecs ignorans »³⁷. Il fallait absolument commencer par la Bible, le Credo, des catéchismes et un bréviaire « repurgé des

31. Leyde, BPL 2211C, ff. 19-20 (Léger à Rivet, s.l., le 13/23 septembre 1633).

32. StAZH E_II_400, ff. 313^r-314^r (Léger à Breitingen, s.l., le 13/23 juillet 1634).

33. Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, IV, p. 471 (n° 183).

34. Pour les lettres de recommandation, voir *ibidem*, p. 451-453 (n° 162), 462-463 (n° 166-167). Pour la lettre à la Vénérable Compagnie, voir *ibidem*, p. 453-460 (n° 163-164) ; Rozemond, « Nouvelle version ». Pour la réponse de la Vénérable Compagnie, voir Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, IV, p. 494-496 (n° 197, Genève, le 25 janvier 1637).

35. BPL 2211C, f. 40^v-41^r (Léger à Rivet, Clots, le 12 janvier 1637), 50^{r-v} (Léger à Rivet, Saint Jean, le 26 mars 1638). Pour l'importance de la *Confessio Belgica*, voir Vasilios Tsakiris, « The Ecclesiarum Belgicarum Confessio and the Attempted "Calvinisation" of the Orthodox Church under Patriarch Cyril Loukaris », *The Journal of Ecclesiastical History*, 63 (3), 2012, p. 475-487.

36. Zürich, *Thesaurus Hottingerianus* (F. 44), f. 94^r (Léger à Hottinger, Gerlichuy, le 4 avril 1629).

37. BPL 2211C, f. 71^r-72^v (Léger à Rivet, Genève, le 28 avril 1646). Nathanail Konopios avait manifesté à Léger son intention de traduire le chef-d'œuvre de Calvin, mais le ministre n'en avait pas été trop content.

ordures qui sont ès éditions d'Italie »³⁸. Autrement, « nous n'avons nul accès à eux »³⁹.

Achevée à l'aide de « sieur Philippe Claronzano Cyprien protonotaire patriarcal », au début de 1630, la version en langue parlée d'un catéchisme « pris en grande partie » de celui de Jacques Cappel, pasteur et professeur à l'Académie de Sedan, « avec quelques changemens et additions pour l'adapter à la portée des Grecs », ne suscita pas trop l'intérêt des Genevois⁴⁰. Depuis 1636, la ville était confrontée à une épidémie de peste. « Chargée de tant des maux », elle avait d'autres priorités⁴¹.

En revanche, le Nouveau Testament vernaculaire fut tout de même soutenu par les États généraux des Provinces-Unies. Par suite des exhortations du résident Haga, l'orientaliste Jacobus Golius (Jacob van Gool) donna un avis favorable à la publication, tandis que le représentant diplomatique hollandais à Zürich, Pieter van Brederode, fut mandaté pour régler les détails financiers. L'été de 1636, van Brederode signa avec Pierre Aubert, l'imprimeur officiel de la République genevoise, un contrat visant la publication de 1 500 exemplaires⁴². Le 26 mars 1638, Léger put annoncer l'envoi des « copies manuscrites et de l'original tel qu'il est en usage ès lectures de l'Évangile en l'Église grecque et de la version avec les notes escrites de ma main en marge » à Étienne Le Clerc ; bien qu'il ne maîtrisât pas le grec « simple », le professeur de grec à l'Académie de Genève avait été chargé de la correction du texte. De plus, le ministre esqua un schéma de « dissémination » de l'ouvrage⁴³.

On ignore la nature de l'« original » utilisé par le traducteur – ce n'est pas celui publié à côté de la traduction ! –, mais grâce aux efforts de Manousakas et Papoulidis, on connaît assez bien le manuscrit utilisé pour l'impression : le *Genevensis gr.* 21A, conservé maintenant à la Bibliothèque de Genève. La première partie de ce codex volumineux contenait les Évangiles ; elle avait été rédigée et corrigée par Maximos de Gallipoli lui-même. La deuxième partie regroupait les Actes des Apôtres, les Épitres et l'Apocalypse de Jean ; elle avait été copiée et corrigée du

38. BPL 2211C, f. 52-53, 54^v (Léger à Rivet, Saint Jean, le 15 avril 1638).

39. Zürich, *Thesaurus Hottingerianus* (F. 44), f. 94^r (Léger à Hottinger, Gerlichuy, le 4 avril 1629).

40. BGE, *Ami Lullin* 54, n° 78 (Léger à Turretini, le 18/28 janvier 1630) ; BPL 2211C, f. 56^v (Léger à Rivet, Saint Jean, le 2 juillet 1640) ; BPL 2211C, f. 57-58 (Léger à Rivet, Saint Jean, le 31 mai 1641) ; BPL 2211C, f. 71^r-72^v (Léger à Rivet, Genève, le 28 avril 1646). Pour Philippe de Chypre, futur auteur d'un *Chronicon Ecclesiae Graecae*, voir Émile Legrand, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs au dix-septième siècle*, III, P. : Alphonse Picard & Fils, 1895, p. 273-276.

41. StAGE, *Registre de la Compagnie des Pasteurs*, 8, p. 292 (Genève, le 4 mars 1636).

42. Papoulidis, *Problèmes*, p. 113-135. Constantijn L'Empereur, professeur d'hébreu et de théologie de Leyde, semble avoir été lui-aussi impliqué, voir Peter T. van Rooden, *Theology, Biblical Scholarship, and Rabbinical Studies in the Seventeenth Century. Constantijn L'Empereur (1591-1648), Professor of Hebrew and Theology at Leiden*, Leyde : E.J. Brill, 1989, n. 92 (p. 204-205).

43. BPL 2211C, f. 50-51, 52^r (Léger à Rivet, Saint Jean, le 26 mars 1638).

vivant de Maximos par Méléti Vlastos, un proche de Loukaris, personnage également impliqué dans le procès de traduction et à qui l'on doit aussi une copie de la controversée *Confession de foi* de Loukaris⁴⁴. Les deux feuilles qui ouvrent le manuscrit et les hypothèses évangéliques sont probablement dues au protonotaire patriarcal Philippos de Chypre, dont il a été question ci-dessus⁴⁵.

Nous sommes également renseignés sur le projet de « dissémination » de la traduction forgé par Léger. Il comportait deux étapes. La première consistait en la « communication » de quelques exemplaires à Loukaris et à ceux qui avaient « gousté le don céleste » ; les initiés devaient donc en faciliter la réception par les néophytes. Lors d'une seconde étape, il était prévu de donner les exemplaires restants au frère ou au neveu de feu « sieur Maximus Rhodius, principal auteur de ladite version », pour être vendus⁴⁶. L'argent obtenu par ces « marchands honorables à Gallipoli » devait servir à « entretenir quelques maîtres d'Escole qui enseignassent la vérité contenue » dans la Bible. Quant aux pauvres, ils pouvaient emprunter le Nouveau Testament ; seulement ceux vraiment « affectionnés » devaient en recevoir un exemplaire. Du reste, il était nécessaire de passer sous silence le rôle joué par les réformés et d'attribuer toutes les mérites au traducteur, conclut Léger.

Ainsi, le général du peuple parmi lequel les émissaires de Rome ont dès longtemps rendu le nom de Calvin odieux recevra plus volontiers la vérité de la main des siens propres que de ceux lesquels ne cognoissant il tient pour suspects.⁴⁷

Le 15 avril 1638, Rivet fut de nouveau prié d'intervenir afin d'accélérer le processus. On avait juste appris que Mitrophanis Kritopoulos, patriarche d'Alexandrie depuis 1636, était en route vers la capitale ottomane et que le philosophe Théophile Corydalée, « un des plus doctes et pieux entre les Grecs » et ancien maître de notre Maximos Rodios de Gallipoli, se trouvait déjà auprès de Loukaris⁴⁸. Or, Kritopoulos avait « cognoissance de la vérité », tandis que Corydalée confessait dans ses lettres avoir cédé aux insistances du patriarche, de Haga et de Léger et se

44. Pour Vlastos, voir Vera Tchentsova, « Moscou face à la tentation protestante du patriarche œcuménique Cyrille Loukaris », in Marie-Hélène Blanchet et Frédéric Gabriel, éd., *L'Union à l'épreuve du formulaire. Professions de foi entre Églises d'Orient et d'Occident (XIII^e-XVIII^e siècle)*, Louvain : Peeters, 2016, p. 311-340.

45. Manousakas, « Νέα στοιχεία » ; Papoulidis, *Problèmes*, p. 103-108. Aux arguments invoqués par Manousakas et Papoulidis s'ajoute la mention de « sieur Philippe Claronzano Cyprien » dans la correspondance d'Antoine Léger, citée ci-dessus.

46. C'est la première fois qu'Antoine Léger mentionne le nom du traducteur principal. Voici donc confirmée sans appel l'hypothèse formulée par Manousos I. Manousakas (« Νέα στοιχεία », p. 15-27) et acceptée par Kiriakos Papoulidis (*Problèmes*, p. 33 sq.) à propos de son nom de famille : il s'agit bien de Maximos Rodios de Gallipoli.

47. BPL 2211C, ff. 50-51, 52^r (Léger à Rivet, Saint Jean, le 26 mars 1638).

48. Pour Corydalée, voir Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1570-1646)*, Thessalonique : Institute for Balkan Studies, 1967². Voir aussi Vasilios I. Tsiotras, « Αὐτόγραφη ἐπιστολή τοῦ Θεοφίλου Κορυδαλλέως πρὸς τὸν Antoine Léger [Lettre autographe de Théophile Corydalée à Antoine Leger] », *Ὁ Ἐπανιστής*, 20 (1995), p. 235-242.

rendre dans la capitale afin « d’y aider de tout son pouvoir à l’avancement du Règne de Christ ». La « conjonction de ces principaux astres » est de bon augure pour la vraie foi, assura Léger. Aussi, l’envoi à Constantinople « d’un habile pasteur » muni d’une version bilingue – grec ancien/grec parlé – pouvait s’avérer « de grande utilité durant une telle constellation », ajouta-t-il⁴⁹.

Mais ces espoirs furent coupés court par l’exécution de Loukaris sur l’ordre du Sultan : le 27 juin/7 juillet 1638, accusé de haute trahison, le « vieux » fut étranglé et jeté à la mer. L’été de 1638, *Ἡ Καινὴ Διαθήκη τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, Δίγλωττος* vit la lumière du jour. Toutefois, ni le traducteur ni le patriarche qui lui avait donné sa bénédiction n’étaient plus en vie. Pire encore, le nouveau patriarche, le philo-romain Kyrillos II Kondaris, refusa de commémorer son prédécesseur, jeta l’anathème sur lui et honora comme « quasi-martyrs » les métropolitites que le défunt, taxé de « calviniste », aurait tués⁵⁰. Le patriarche d’Alexandrie Mitrophanis Kritopoulos signa la condamnation synodale de son ancien protecteur et ami⁵¹. Le théologien Mélétiος Syrigos, lui aussi ancien collaborateur de Loukaris, se rangea du côté de Kondaris et rédigea en grec ancien une *Réfutation* (*Ἀντίρρησης*) de la *Confession de la foi chrétienne* « calviniste » que Loukaris avait publiée à Genève en 1633⁵².

Écrite entre novembre 1638 et novembre 1640 « à la Khrysopégé de Galata », c’est-à-dire dans l’église « de la Source Vivifiante » du faubourg stambouliote de Galata, et transposée en grec « simple » avant le 15 décembre 1644, la *Réfutation*

49. BPL 2211C, f. 52-53, 54^v (Léger à Rivet, Saint Jean, le 15 avril 1638). Pour Kritopoulos, voir Ioannis N. Karmiris, *Μητροφάνης ὁ Κριτόπουλος καὶ ἡ ἀνεκδότος ἀλληλογραφία αὐτοῦ* [Mitrophanis Kritopoulos et sa correspondance inédite], Athènes : s.l., 1937 ; Colin Davey, « Metrophanes Kritopoulos, Pioneer for Unity », *Θεολογία*, 38, 1967, p. 459-486 ; Ioan I. Ică, « Mărturisirea de credință a lui Mitrofan Kritopulos. Însemnătatea ei istorică, dogmatică și ecumenică [La Confession de foi de Mitrophanis Kritopoulos. Sa portée historique, dogmatique et œcuméniste] », *Mitropolia Ardealului*, 18 (4), 1973, p. 200-471 ; Andreas Tillyridis, « Σύμβολαι καὶ διορθώσεις εἰς τὴν ἀλληλογραφίαν τοῦ Μητροφάνους Κριτοπούλου (1589-1639) [Contributions et corrections apportées à la correspondance de Mitrophanis Kritopoulos (1589-1639)] », *Θεολογία*, 45 (2), 1974, p. 360-404 ; Colin Davey, *Pioneer for Unity. Metrophanes Kritopoulos (1589-1639) and Relations between the Orthodox, Roman Catholic and Reformed Churches*, Londres : British Council of Churches, 1987 ; Edmond Perret, « Metrophanes Kritopoulos, Kyriolos Loukaris et Genève (1627-1640) », *Ἐκκλησία καὶ Θεολογία*, 2, 1981, p. 1027-1033.

50. Antonio de Sanctis OFM Conv., *Un tentativo di unione fra Roma e Costantinopoli nel sec. XVII. L’attività del P. Angelo Petricca O.F.M. Conv., Vicario Patriarcale Latino di Costantinopoli (1638-1640)*, Assisi : Studio Teologico « Porziuncola », 1966, p. 91-95 (n° 2, le 31 juillet 1638).

51. Georg Hofmann SJ, *Griechische Patriarchen und römische Päpste. Untersuchungen und Texte*. III/2. *Patriarch Metrophanes Kritopoulos*, Orientalia Christiana, 36 (2), 1934, p. 73-86 (85-86 – n° 5).

52. Pour des détails, voir Jules Pargoire, « Meletios Syrigos, sa vie et ses œuvres », *Échos d’Orient*, 11 (72), 1908, p. 275 ; N.A. Gheorghiu, « “Întâmpinarea” lui Meletie Syrigos și Richard Simon [La “Réfutation” de Mélétiος Syrigos et Richard Simon] », *Biserica Ortodoxă Română*, 60 (9-10), 1940, p. 421-438 ; Alexandru Elian, « Contribuția grecească la *Mărturia Ortodoxă* [La contribution grecque à la *Confession Orthodoxe*] », *Balcania*, 5 (1), 1946, p. 95-101 ; Ovidiu Olar, « “Un temps pour parler”. Dosithée de Jérusalem et le Synode de Jassy », *Analele Putnei*, 10 (1), 2014, p. 215-250 (242-245).

disait que la lecture des Écritures n'est pas à la portée de tout le monde, comme le croyaient les luthériens et les calvinistes, et que la Bible n'est pas nécessaire pour le salut : le nombre des illettrés est trop grand. Pour ceux qui sont des « enfants en matière de connaissance (νήπιοι εἰς τὴν γνῶσιν) », affirmait Syrigos, les textes sacrés contiennent des passages « obscurs et difficiles (ἀσάφειαν καὶ δυσκολίαν) » ; ainsi, en accord avec « une ancienne coutume de l'Église (εἰς τὴν συνήθειαν τῆς ἐκκλησίας μας ὅπου ἐπεκράτησεν ἀπ'ἀρχῆς) », la lecture de la Bible leur est interdite⁵³.

La *Réfutation* ne fut publiée qu'en 1690, mais les opinions exprimées sur la traduction en grec « simple » des Écritures étaient monnaie courante à l'époque. « Qui si è portato un euangelio con la esposizione caluiniana, per esser dispensati al popolo [Ici a été apporté un Évangile calviniste, pour qu'il soit distribué au peuple] », notifiât en 1645 un ancien élève du Collège grec de Rome au secrétaire de la *Propaganda fide*, Francesco Ingoli.

Qui ano portato un euangelio d'Olanda in lingua greca uulgare, e uoleua il presente patriarcha che si legesse publicamente nele chiese, ma il popolo non ha uolsuto acitarlo, masimamente l'arciuescouo di Sera stete il contrario [Ici a été apporté de Hollande un Évangile en grec vulgaire et l'actuel patriarche voulait qu'il soit lu publiquement dans les églises, mais le peuple n'a pas voulu, tout comme l'archevêque de Sera s'y est totalement opposé]

ajoutait-il quelques mois plus tard⁵⁴.

En effet, environ 400 exemplaires du Nouveau Testament de 1638 surgirent à Istanbul en 1645, mais un dimanche qu'il prêchait dans l'église patriarcale, Mélétiος Syrigos lança des anathèmes contre l'édition et ses éventuels lecteurs. Jugées hérétiques, les copies de la traduction de Maximos Rodios ne furent pas distribuées et disparurent. En 1666, 1 130 exemplaires sur les 1 500 publiés se trouvaient toujours à Genève. Plusieurs furent acheminés vers le Levant, en 1666 et en 1732, sans pourtant connaître un destin différent⁵⁵.

La circonspection s'expliquait, d'une part, par la crainte que la traduction des termes théologiques ne menât à des exégèses fautives de la doctrine : ce fut à ce titre que Pachomios Rousanos avait contesté jadis la paraphrase « barbare (φράσις βάρβαρος) » et hérétique de l'« hérésiarque » Kartanos. D'une autre part, pour beaucoup des érudits grecs de l'époque, la langue de la Bible faisait partie d'une

53. Κατὰ τῶν καλβινικῶν κεφαλαίων καὶ ἐρωτήσεων Κυρίλλου τοῦ Λουκάρεως ἀντίρρησης [Réfutation des chapitres et des questions calvinistes de Kyrillos Loukaris], Bucarest, 1690, p. 145^v-156^v (en particulier p. 146^r). Voir aussi Livanios, « “In the Beginning was the Word” », p. 105-106.

54. Zacharias N. Tspiranlis, *Οἱ Μακεδόνες σπουδαστές τοῦ Ἑλληνικοῦ Κολλεγίου Ρώμης καὶ ἡ δράση τους στὴν Ἑλλάδα καὶ στὴν Ἰταλία (16ος αἰ.-1650)* [Les étudiants macédoniens du Collège grec de Rome et leur activité en Grèce et en Italie (xvi^e siècle – 1650)], Thessalonique : Ἐκδόσεις Ἐταιρείας Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1971, p. 229, 231 (Constantino Cosmo de Logotheti à Ingoli, les 13 juin et 26 décembre 1645).

55. Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, I, p. 384-385, 388.

tradition qu'on voulait garder et défendre à tout prix. Dans cette perspective, traduire signifiait trahir⁵⁶. De plus, il était impossible qu'un Nouveau Testament publié à Genève puisse « passer pour un ouvrage de l'Église grecque »⁵⁷ ; ainsi, selon Alexandros Helladios, adversaire acharné de la traduction de la Bible en vernaculaire, il s'agissait d'un ouvrage résultant de la collaboration intéressée des « hérétiques » genevois avec un patriarche « calviniste »⁵⁸.

Mais le Nouveau Testament publié à Genève en 1638 était-il vraiment un volume qui n'avait rien à faire avec l'Église orientale ? Était-il seulement le résultat de l'alliance « impure » entre un patriarche « hérétique » et les calvinistes ? Était-il strictement un geste « politique » intéressé ? Afin de répondre d'une manière adéquate, il faut voir ce que Loukaris et ses collaborateurs grecs pensaient de l'édition genevoise du Nouveau Testament. La considéraient-ils comme un instrument utile pour la « transformation et la reformation » spirituelle du peuple grec ? Pensaient-ils qu'il s'agissait d'un « médicament » contre le péché et les hérésies ? L'analyse de la version grecque de la *Confession de foi* du patriarche, composée en 1631 et publiée à Genève en 1633, et les deux préfaces de l'édition de 1638 nous permettent d'avancer quelques réponses à ces questions.

Le point de vue de Kyrillos Loukaris et de Maximos Rodios

Kyrillos Loukaris avait brièvement exprimé son opinion sur les Saintes Écritures dans le deuxième chapitre de la *Confession de foi* en latin qu'il avait envoyé en 1629 à Genève. Selon le patriarche, l'Écriture est enseignée par Dieu (θεοδίδακτον), en tant qu'œuvre de l'Esprit saint, ce qui la rend infaillible. Par conséquent, son autorité est supérieure à celle de l'Église. L'apôtre Pierre n'avait-il pas dit : « nous tenons pour d'autant plus certaine la parole prophétique, à laquelle vous faites bien de prêter attention, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur » (2 Pierre 1 : 19) ?⁵⁹

56. Argyriou, « La Bible dans l'Orthodoxie grecque », p. 158.

57. C'est l'opinion de Richard Simon, *Histoire critique des versions du Nouveau Testament*, Rotterdam : Reinier Leers, 1690, p. 224-231.

58. Alexandros Helladios, *Status Præsens Ecclesiæ Græcæ...*, [Nürnberg], 1714, p. 242-246. Pour des détails sur l'auteur, voir Vasilios N. Makrides, éd., *Ἀλέξανδρος Ἑλλάδιος ὁ Λαρισαῖος. Διεθνὴς Διημερίδα. Λάρισα, 4-5 Σεπτεμβρίου 1999. Πρακτικά / Alexander Helladios the Larissæan. International Conference, Larissa, 4-5 September 1999. Proceedings*, Larissa : Λαογραφικὸ Ἱστορικὸ Μουσεῖο Λάρισας/Ethnographical Historical Museum of Larissa, 2003.

59. BGE, 37-38, f. 89: « Credimus Scripturam sacram esse θεοδίδακτον habereque auctorem Spiritum S. non alium, cui habere debemus fidem indubitatam, scriptum enim est, habemus firmiorem propheticum sermonem, cui benefacitis attendere quasi lucernæ splendenti in caliginoso loco, præterea ejus auctoritatem esse superiorem Ecclesiæ auctoritate, nimis enim differens est loqui Spiritum S. et linguam humanam, quum ista possit per ignorantiam errare, fallere, et falli, Scriptura vero divina nec fallit, nec falitur, nec errare potest, sed est infallibilis semper et certa [Nous croyons que l'Écriture sainte est diuinement inspirée, & qu'elle a pour auteur le S. Esprit & non autre : & que nous devons adjoindre foy à tout ce qui y est contenu sans

La version grecque de la *Confession de foi* incluait les réponses de Loukaris à trois questions portant sur les Écritures : Devaient-elles être lues par tous les chrétiens ? Étaient-elles claires et à la portée de tous les lecteurs ? Quels étaient les livres canoniques ?⁶⁰

Chacun doit savoir ce qu'il doit croire pour être sauvé, répondit le patriarche ; or, pour l'apprendre, il faut connaître les Écritures. Il est donc inacceptable d'interdire leur lecture, au risque de priver l'âme d'une nourriture vitale. Certes, certains passages sont difficiles. Toutefois, soit le Saint-Esprit les éclaire, soit la solution est contenue dans l'Écriture elle-même. Astérios Argyriou a saisi l'enjeu de ces réponses : « partant d'une approche protestante de la Bible », Loukaris la plaçait entre les mains des fidèles, brisant le monopole de l'Église sur l'exégèse de l'Écriture⁶¹. Le but du patriarche n'était pourtant pas de déstabiliser la hiérarchie ecclésiastique, mais de pourvoir aux besoins spirituels de ses ouailles.

En ce qui concerne les livres « canoniques » du corpus biblique, Loukaris invoqua les canons 59 et 60 du Concile de Laodicée. Il affirma que les livres sanctionnés par l'autorité de l'Esprit saint et qui avaient été reçus et ensuite conservés en tant que « règle de la foi et du salut » sont les vingt-deux livres de l'Ancien Testament (le Pentateuque de Moïse, les Hagiographes, les Prophètes), les Évangiles selon Matthieu, Marc, Luc et Jean, les Actes des apôtres, les Épîtres de Paul et les Épîtres catholiques. À ceux-ci, le patriarche ajouta l'Apocalypse de Jean.⁶² Par contre, il considère que les textes qui ne figurent pas dans la version hébraïque de la Bible, mais se trouvent dans la traduction grecque de la Septante, ne font pas partie

---

douter aucunement : Car il est écrit, Nous auons la parole des Prophetes tres-ferme, à laquelle vous faites bien d'entendre, comme à une chandelle qui esclaie en lieu obscur. Dabondant, Nous croyons que son autorité est au dessus de l'autorité de l'Eglise, car il y a vne trop notable difference entre l'Esprit de Dieu parlant, & la langue de l'homme. Veu que celle-cy peut faillir par ignorance, tromper & estre trompée : mais l'Ecriture Diuine n'est point trompée, & ne peut errer, ains elle est tousiours infaillible & certaine] ». Pour la traduction en français, voir *La Confession de foy de Cyrille Patriarche de Constantinople*, Sedan : Jean Jacques de Tvrene, 1629, p. 4. Pour des détails sur la *Confession* « protestante » de Loukaris, voir Ovidiu Olar, « Les confessions de foi de Cyrille Loukaris († 1638) », in Blanchet et Gabriel, eds., *L'Union à l'épreuve du formulaire*, p. 271-310.

60. Pour la *Ὁμολογία τῆς Χριστιανικῆς πίστεως* de Loukaris, voir Ioannis N. Karmiris, *Τὰ δογματικά καὶ συμβολικά μνημεῖα τῆς Ὀρθοδόξου Καθολικῆς Εκκλησίας* [Les monuments dogmatiques et symboliques de l'Église orthodoxe universelle], II, Graz : Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1968², p. 565[645]-570[650] (les passages concernant l'Écriture sainte sont aux p. 569[649]-570[650]).

61. Argyriou, « La Bible », p. 144 sq.

62. Pour l'importance du *Livre de la révélation* à l'époque de Loukaris, voir Argyriou, *Exégèses* ; voir aussi Minas D. Tsikritsis, *Αποκάλυψις Ιωάννου. Κείμενα καὶ ἐρμηνείες (1ος-19ος αι.)*. *Ανάλυση περιεχομένου* [Apocalypse de Jean. Textes et interprétations (I^{er}-XIX^e siècles)], Héraklion : Βυκελαία Δημοτική Βιβλιοθήκη, 2006, surtout p. 134-150. Pour l'écho du livre dans le milieu réformé, voir Irena Dorota Backus, *Les sept visions et la fin des temps. Les commentaires genevois de l'Apocalypse entre 1530 et 1584*, Genève – Lausanne – Neuchâtel : Cahiers de la Revue de théologie et de philosophie, 1997 ; *Eadem, Reformation Readings of the Apocalypse : Geneva, Zurich, Wittenberg*, Oxford : Oxford University Press, 2001.

du canon. À l'instar des théologiens protestants, Loukaris contesta leur caractère inspiré et les qualifia d'« apocryphes (ἀπόκρυφα) »⁶³.

Un synode tenu à Constantinople en 1642 rejeta nettement cette opinion, tandis que la *Confession de foi* présentée par le patriarche Dosithée de Jérusalem lors d'un synode tenu à Jérusalem trente ans plus tard la taxa de « sottise (ἄσυνέτως) », « ignorance (ἄμαθῶς) » et « malveillance (ἐθελοκακούργως) », en rangeant la Sagesse, Judith, Tobit, Bel et le Dragon, l'Histoire de Suzanne, les Macchabées et le Siracide parmi les livres canoniques. Il faut pourtant tenir compte du fait qu'au début du xvii^e siècle, le problème était ouvert : la *Confession de foi* de Mitrophanis Kritopoulos, un autre texte adressé aux protestants, luthériens cette fois-ci, listait comme normatifs les mêmes textes que la *Confession* de Loukaris. De plus, le patriarche avait cité dans ses homélies Tobit, la Sagesse et l'Histoire de Suzanne, signe que la situation était beaucoup plus compliquée qu'on ne le pense habituellement⁶⁴.

Néanmoins, si on pense au rôle que cette *Confession* devait jouer, le choix opéré par Loukaris dans sa *Confession* devient plus clair. À l'époque, en Occident, le canon de la Bible soulevait des problèmes : les catholiques suivaient la tradition de la Septante grecque et de la Vulgate latine, tandis que les protestants observaient celle des massorètes. En essayant de montrer à ses amis et alliés réformés que l'Église d'Orient était plus proche d'eux que de Rome, Loukaris suivit le canon hébraïque⁶⁵.

La préface que le patriarche composa pour le Nouveau Testament « bilingue » de 1638 reprit la majorité des thèmes de la *Confession*. Les chrétiens, dit Loukaris, ont le devoir de connaître les fondements de leur foi, c'est pourquoi ils doivent lire les textes « divins et sacrés ». Cependant, les « disciples du diable » essaient d'interdire au peuple l'accès à ce trésor sous prétexte qu'il est réservé aux seuls érudits. Ils demandent par conséquent que la Bible soit lue exclusivement en grec ancien. Mais ils ont tort, estima Loukaris. La lecture de l'Écriture doit être à la portée de tous ; les Apôtres ne se sont-ils pas adressés à tous les fidèles ? Les traductions sont légitimes, l'Ancien Testament n'avait-il pas été traduit en grec à partir de l'hébreu, puis transposé dans les langues de tous les peuples afin d'en faciliter la consultation ? Désirant offrir aux chrétiens orthodoxes la possibilité de s'instruire, le résident Haga a patronné la traduction du Nouveau Testament

63. Pour la manière dont Loukaris concevait le canon biblique et pour le contexte, voir Ștefan Munteanu, « Canoniques, non-canoniques ou bons à lire ? La réception des livres “deutéro-canoniques” de la Septante dans l'Église orthodoxe », *Biblicum Jassyense*, 4, 2013, p. 39-62 (47-50) ; Eugen J. Pentiuc, *The Old Testament in Eastern Orthodox Tradition*, Oxford : Oxford University Press, 2014, p. 126-128.

64. Pour les décisions du synode de 1642 et pour la *Confession de foi* de Dosithée, voir Karmiris, *Δογματικά καὶ συμβολικά μνημεῖα* II, p. 580[660], 768[848]-770[850] ; Olar, « “Un temps pour parler” » ; Vassa Kontouma, « La *Confession de Foi* de Dosithée de Jérusalem : les versions de 1672 et de 1690 », in Blanchet, Gabriel, éd., *L'Union à l'épreuve du formulaire*, p. 341-372. Pour la *Confession* de Kritopoulos, voir Ică, « Mărturisirea ». L'analyse des citations bibliques de Loukaris reste à faire.

65. Pour des détails sur les débats autour de la Bible et de sa traduction au xvii^e siècle, voir Jonathan Sheehan, *The Enlightenment Bible. Translation, Scholarship, Culture*, Princeton-Oxford : Princeton University Press, 2007, p. 1-25.

en langue « simple ». Qu'il soit remercié, dit Loukaris, car son geste est louable et il ne s'agit nullement d'une innovation, mais d'une œuvre destinée à glorifier Dieu et à fortifier l'Église. Parler ou lire sans comprendre, « c'est comme si nous parlions en l'air (ἔσεσθε γὰρ εἰς ἄερα λαλοῦντες) » (1 Corinthiens 14 : 9), ajoute le patriarche⁶⁶.

Il est important de rappeler ici que selon la préface de la Bible genevoise de 1588 les innovations théologiques sont à détester⁶⁷. La traduction des Écritures n'était pourtant pas une innovation aux yeux des éditeurs calvinistes. Loukaris était donc du même avis. La traduction des Écritures en langue « simple » et leur lecture continuelle représentaient pour le patriarche et pour ses proches des instruments à la gloire du Seigneur et au bénéfice de son troupeau.

La préface rédigée par Maximos Rodios insista également sur cet aspect. Les Écritures divinement inspirées sont vitales pour le salut des croyants, dit-il. Par conséquent, l'accès à ce « pré spirituel » (comme disait saint Jean Chrysostome) doit être facilité. Mais la majorité du peuple et le clergé ne peuvent ou ne veulent pas respecter les commandements de Dieu ni les recommandations des Pères de l'Église. Pire encore, quelques-uns empêchent les autres de sonder les textes sacrés, au prétexte que pareille entreprise serait source d'erreurs. Tombés sous le joug ottoman, les Grecs sont devenus des oppresseurs de l'éducation : ils ne s'intéressent qu'aux vanités et refusent de traduire les Écritures. Les prêtres sont devenus inutiles et plus nocifs que les tyrans.

Afin de remédier autant que possible à cette situation, Maximos s'était décidé à traduire le Nouveau Testament en langue « commune », car « il vaut mieux dire en l'Église cinq paroles intelligibles que dix mille non intelligibles (ἀλλὰ ἐν ἐκκλησίᾳ θέλω πέντε λόγους τῷ νοῦ μου λαλῆσαι... ἢ μυρίου λόγους ἐν γλώσσῃ, 1 Corinthiens 14 : 19) ». L'entreprise est tout à fait légitime, s'expliqua-t-il. Aux origines, le Vieux Testament fut transmis dans la langue « simple » d'Israël. À son tour, le Nouveau Testament fut diffusé en grec « commun » et des traductions de la Bible entière furent réalisées⁶⁸.

Les arguments invoqués par Maximos ressemblent à ceux invoqués par les protestants. (Qu'on pense, par exemple, à *L'Anti-barbare ou Du langage incongneu* du ministre Pierre du Moulin, publié à Genève par Pierre Aubert, en 1630.) Sans aucun doute, l'idée de traduire le Nouveau Testament en grec « simple » était celle des réformés : l'imprimerie en grec fondée en 1627 à Istanbul par les

66. Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, I, p. 370-375 ; pour les notes de Léger, voir *ibidem*, IV, p. 409-411 (n° 146). Je ne vois pas pourquoi le prologue serait « of doubtful authenticity » ; *pace* Athanasios Delicostopoulos, « Major Greek Translations of the Bible », in Jože Krašovec, éd., *The Interpretation of the Bible*, Sheffield : Sheffield Academic Press, 1998, p. 299.

67. Olivier Labarthe et Micheline Tripet, éd., *Registres de la Compagnie des pasteurs de Genève, V. 1583-1588*, Genève : Droz, 1976, p. 340-351. Voir aussi Sheehan, *The Enlightenment Bible*, p. 17 (la préface est attribuée à Calvin).

68. Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, I, p. 363-370.

soins de Loukaris n'avait pas publié de pareils ouvrages⁶⁹. De plus, la veille du Nouvel An 1627, par l'entremise de l'ambassadeur anglais auprès de la Porte, Sir Thomas Roe, Loukaris avait fait don au roi Charles I^{er} Stuart d'un des plus anciens et des plus complets manuscrits de la Septante et du Nouveau Testament – le Codex Alexandrinus⁷⁰. À partir de ce manuscrit, Patrick Young et Augustin Lindsell avaient publié une version bilingue (grec/latin) des deux premières Épîtres de Clément et une autre, similaire, du Livre de Job⁷¹. L'été 1637, l'archevêque de Canterbury William Laud en avait envoyé un exemplaire à Loukaris (il ne le reçut pas), mais il ne s'agissait aucunement d'une traduction en grec « simple » gérée par le patriarche.

Loukaris et Rodios étaient sans doute conscients du point de vue de Léger et des siens, mais l'initiative venait à la rencontre de leur propre projet religieux. Premièrement, l'édition est bilingue ; ce détail montre qu'on avait conscience du caractère délicat du projet et qu'on essayait d'éviter le scandale. Puis, bien en accord avec l'esprit de l'époque, la traduction est littérale ; Kiriakos Papoulidis parlait à juste titre de « la volonté conservatrice du traducteur ». Enfin, le projet a une portée liturgique, car on met en évidence les passages utilisés pendant la liturgie. En effet, on met à la disposition des fidèles un ouvrage fondamental, car « c'est une malédiction de Dieu quand il parle à un peuple en une langue qu'il n'entend pas »⁷².

« Une loi de l'Église »

Cependant, le point de vue du patriarche était loin de faire l'unanimité. En 1629, par exemple, le patriarche Gerasimos d'Alexandrie, un ami de Loukaris, déclarait

---

69. Pour des détails, voir Letterio Augliera, *Libri politica religione nel Levante del Seicento. La tipografia di Nicodemo Metaxas primo editore di testi greci nell'Oriente ortodosso*, Venise : Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 1996.

70. *The Negotiations of Sir Thomas Roe, in His Embassy to the Ottoman Porte, from the year 1621 to 1628 Inclusive...*, Londres : Samuel Richardson, 1740, p. 618 (Roe à George Abbot, le 17/27 février 1628). Pour des détails, voir P.L. Heyworth, éd., *Letters of Humfrey Wanley. Palaeographer, Anglo-Saxonist, Librarian, 1672-1726*, Oxford : Clarendon Press, 1989, p. 150-153 (n° 73), 276-278 (n° 129), 324-328 (n° 162) ; Matthew Spinka, « Acquisition of the Codex Alexandrinus by England », *Journal of Religion*, 16 (1), 1936, p. 10-29 ; Scot McKendrick, « The Codex Alexandrinus : On the Dangers of being a Named Manuscript », in *Idem* et Orlaith A. O'Sullivan, éd., *The Bible as Book: The Transmission of the Greek Text*, Londres : British Library & New Castle, 2003, p. 1-16 ; Scott Mandelbrote, « English Scholarship and the Greek Text of the Old Testament, 1620-1720: The Impact of Codex Alexandrinus », in Ariel Hessayon et Nicholas Keene, éd., *Scripture and Scholarship in Early Modern England*, Aldershot-Burlington : Ashgate, 2006, p. 74-93 (78-80). Loukaris attribuait le manuscrit à sainte Thècle, disciple de saint Paul : c'était dire qu'il mettait à la disposition de ses amis anglicans le plus ancien et le plus fiable manuscrit de la Bible grecque.

71. *Clementis ad Corinthios epistola prior...*, Oxford, *Excudebat Johannes Lichfield, Academiae Typographus*, 1633 ; *Catena Graecorum Patrum in Beatum Job, collectore Niceta Heraclae Metropolitae*, Londres, *Ex Typographio Regio*, 1637. Voir Andreas Tillyrides, « Cyril Lucaris and the Codex Alexandrinus », *Aváλektα*, 24 (1), 1975, p. 103-133 (108-109, 124-127).

72. Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, I, p. 369.

à Léger que la traduction de la Bible en grec « simple » n'était ni utile ni désirable. Selon lui, l'accès aux mystères de la foi réclame une longue préparation intellectuelle et spirituelle : c'est pourquoi Jésus recourt aux paraboles. Il faut préserver la langue choisie comme véhicule de la Parole divine par Dieu et par les Pères, estimait Gerasimos, et cela d'autant plus que le grec « simple » est rudimentaire. La prédication, la liturgie et les exégèses sont d'ailleurs plus efficaces que la traduction de la Bible, conclut-il⁷³.

Au fur et à mesure, ces divergences d'opinion s'accroissent. Une lettre de 1700 en est la preuve.

Le 28 novembre 1700, le patriarche Kallinikos II de Constantinople transmet au prince de Valachie Constantin Brâncoveanu (1688-1714) la résolution du Synode de la Grande Église concernant un projet cautionné par le souverain : la traduction « en langue simple (εις ἀπλὴν φράσιν) » des commentaires évangéliques écrits en langue « hellénique (τὸ ἐλληνικὸν) » par l'archevêque Théophylaktos d'Ohrid († 1125/6)⁷⁴. L'idée d'imprimer et distribuer à ses frais des livres en diverses langues afin « d'aider notre nation malheureuse (εις βοήθειαν τοῦ δυστυχοῦς γένους ἡμῶν) » et d'œuvrer « pour le bien commun des chrétiens (κοινὴν ὠφέλειαν τῶν χριστιανῶν) » est louable, dit Kallinikos⁷⁵. Néanmoins, poursuivit-il, la traduction des commentaires de Théophylaktos s'avère dangereuse. Ce livre n'a pas un caractère entièrement didactique et ne s'adresse pas au peuple entier ; il s'agit d'une exégèse des Écritures saintes qui, en tant que telle, n'est pas utile au peuple. Les paroles (τὰ λόγια) peuvent être intelligibles, certes, mais les idées (τὰ νοήματα) ne le sont pas toujours. Quant aux illettrés, ils n'y comprendront de toute manière rien. En effet, il y a plusieurs façons d'interpréter un texte sacré : historique, allégorique et anagogique ; il y a aussi une manière « polémique (ἀγωνιστικῶς) » et une manière « économique (οἰκονομικῶς) » d'aborder les choses. Qu'est-ce que le simple peuple (χυδαῖος λαός) sait de tout cela, s'exclama le patriarche ? Rien, répondit-il tout de suite, et il est préférable que les choses restent telles qu'elles sont. Les gens simples n'ont besoin que d'hagiographies et d'autres récits du même type, pour éviter les interprétations confuses ou erronées qui facilitent les

73. *Ibidem* IV, p. 385-389 (n° 136) ; pour la lettre de Léger, voir Porfirij Uspenskij, *Восток Христианский. Александрийская Патриархия* [L'Orient chrétien. Le Patriarcat d'Alexandrie], I, SPb. : Izdanie Imperatorskoj Akademii Nauk, 1898, p. 289-291.

74. Pour la lettre de Kallinikos II, voir Eudoxiu de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor* [Documents concernant l'histoire des Roumains], XIV/1, éd. par N. Iorga, Bucarest : Socec & Co., 1915, p. 329-332 (n° CCCXCI). Sur Théophylaktos et ses œuvres, voir Paul Gautier, éd., *Theophylacti Achridensis opera*, I-II, Thessalonique : Association de Recherches byzantines, 1980-1986 ; Margaret Mullett, *Theophylact of Ochrid. Reading the Letters of a Byzantine Archbishop*, Aldershot : Ashgate, 1997.

75. Hurmuzaki, XIV/1, p. 329. La « nation » dont nous parle le patriarche Kallinikos pourrait être l'hellénique, mais il me semble s'agir plutôt de la « nation chrétienne » (τὸ χριστιανικὸν γένος), *ibidem*, p. 330. Le mot « nation » est utilisé dans son acception pré-nationale, celle de communauté socioculturelle non politisée et juridiquement non individuée. Pour des détails, voir l'excellente thèse de doctorat de Lidia Cotovanu, soutenue à l'EHESS (Paris) en 2014 : « Migrations et mutations identitaires dans l'Europe du Sud-Est (vues de Valachie et de Moldavie, XIV^e-XVII^e siècles) ».

machinations de Satan. En somme, les œuvres érudites et pleines de mystère « ne sont pas pour le peuple (δὲν εἶναι διὰ τὸν λαόν) ». Jésus ne dit-il pas aux apôtres qu'ils ont reçu la connaissance directe des mystères du Royaume des cieux, tandis que tous les autres ont besoin de paraboles ? (Matthieu 13 : 10-17)⁷⁶

Selon Kallinikos II, donc, la sagesse est pour les sages et les choses saintes sont pour les saints : « Tout n'est pas pour tous (Ὅλα δὲν εἶναι διὰ ὅλους) », avertit-il. Il y a des enseignants et des enseignés ; « les maîtres (οἱ διδάσκαλοι) » enseignent, tandis que « le peuple (ὁ λαός) » est enseigné. De plus, *une loi de l'Église* (τις νόμος τῆς Ἐκκλησίας) interdit formellement la traduction des Écritures saintes : voilà pourquoi la dissémination des exemplaires de la traduction de la Bible en grec « simple » réalisée par les « Flamands » à l'époque du « vieux » patriarche Kyrillos Loukaris avait été vite bloquée par les autorités ecclésiastiques. Traduire, c'est sous-miner le prestige du texte sacré, « barbariser l'hellénisme (ἀγωνίζεσθε νὰ βαρβαρίσητε τὸν ἐλληνισμόν) » et « rendre fou le sage (νὰ κάμετε τὸ σοφὸν ἄσοφον) »⁷⁷.

Le Synode de la Grande Église n'agréa donc pas le projet, traduire les Écritures était un acte illégal. D'une part, il n'y avait qu'une seule « nation » chrétienne et une seule langue sacrée. De l'autre, l'accès direct du peuple « simple » aux Écritures devait être prohibé en tant que dangereux. Mais Constantin Brâncoveanu ignore les *caveat* et approuva la traduction de l'exégèse de Théophylaktos : en

76. *Ibidem*, p. 330-331. Pour des détails sur les paraboles de Matthieu, voir Jan Lambrecht, S.J., *Out of the Treasure. The Parables in the Gospel of Matthew*, Louvain : Peeters, 1998 (en particulier p. 158-162) ; Warren Carter et John Paul Heil, *Matthew's Parables. Audience-Oriented Perspectives*, Washington, D.C. : Catholic Biblical Association of America, 1998 ; Anthony O. Ewherido, *Matthew's Gospel and Judaism in the Late First Century C.E. The Evidence From Matthew's Chapter on Parables (Matthew 13:1-52)*, New York : Peter Lang, 2006.

77. Hurmuzaki, XIV/1, p. 331 : « Καὶ φαίνεται εἰς κῆποια κεφάλαια τοῦ γέροντος Κυρίλλου, ὅπου ὥσάν νὰ ἔστειργεν ἐκεῖνοι νὰ μεταγλωττίσῃ ἡ Ἁγία Γραφή, καὶ τὴν ἐμεταγλώττισαν οἱ Φιαμέγκοι εἰς τὴν πεζὴν φράσιν, καὶ ἤλθαν τὰ βιβλία ἐδῶ, καὶ ἐμοιράσθησαν εἰς πολλοὺς, ἀλλὰ ἡ Ἐκκλησία τὰ ἀπέτρεψε, καὶ ἔμειναν ἄπρακτα. Διὰ τοῦτο διενεώθημεν νὰ φυλάξωμεν τὸ σέβας τῆς Γραφῆς, διατὶ πεζεύοντές τὴν, γίνεται εὐκαταφρόνητον τὸ πρᾶγμα, καὶ ἄχαρι, καὶ ἀπὸ τὴν Ἐκκλησίαν ἀπηγορευμένον· μάλιστα, χαριεντιζόμενοι, νὰ εἰποῦμεν, ἤθελε μᾶς εἰπεῖ κανεὶς· καὶ ἐσεῖς κάμνετε σχολία, καὶ σπεύδετε νὰ σοφίσετε τὸν βαρβαρισμὸν καὶ νὰ τὸν ἐξελληνίσητε, ἐπειτα, ἐξ ἐναντίας, ἀγωνίζεσθε νὰ βαρβαρίσητε τὸν ἐλληνισμόν, καὶ νὰ κάμετε τὸ σοφὸν ἄσοφον [Et l'on voit dans certains chapitres du vieux Kyrillos que lorsqu'il leur avait consenti de faire traduire le Nouveau Testament, les Flamands l'ont traduit en langue simple et les livres sont arrivés ici et ont été distribués à une multitude de gens, mais l'Église les a réfutés et ils sont restés inutilisables. À cause de cela, nous avons pensé de garder la vénération des Écritures, parce que si on les fait traduire, elles deviennent négligeables et désagréables et interdites par l'Église. Et puis, si quelqu'un nous disait, en s'amusant, disons: « et vous fondez des écoles et tâchez d'instruire la barbarie et de l'helléniser et ensuite, au contraire, vous faites des efforts pour barbariser l'hellénisme et rendre fou le sage ?] ». Voir aussi Livanios, « "In the Beginning was the Word" », p. 107-109 ; Nicolae-Șerban Tanașoca, « Tradiție bizantină, realitate otomană și modernitate europeană în epoca brâncovenească [Tradition byzantine, réalité ottomane et modernité européenne à l'époque de Brâncoveanu] », in Nicolae Chifăr, Ioan Ovidiu Abrudan et Petre Guran, eds., *Epoca lui Constantin Brâncoveanu în context sud-est european. Biserică, societate, geopolitică*, Sibiu : Editura Andreiana – Editura Astra Museum, 2014, p. 19-52 [version allemande : « Byzantinische Tradition, Osmanische Wirklichkeit und Europäische Moderne im Zeitalter von Constantin Brâncoveanu », in Petre Guran, éd., *Constantin Brâncoveanu et le monde de l'Orthodoxie*, Bucarest : Editura Academiei Române, 2015, p. 11-43].

février 1702, le docteur Ioannis Komninos lui dédia un beau manuscrit contenant la version en grec « commun (εἰς τὴν κοινὴν διάλεκτον) » de l'œuvre, faite à partir de l'original « hellénique (ἐκ τῆς ἐλληνικῆς φωνῆς) ». La dédicace attribuait au souverain des plaidoyers pour la lecture et la compréhension des textes sacrés et listait les passages bibliques favorables à cette pratique que Brâncoveanu aurait souvent cités. On y retrouve des références au prologue de Jean Chrysostome aux *Homélies* sur l'Épître aux Romains : « l'ignorance des Écritures est la source de maux innombrables (καὶ γὰρ ἐντεῦθεν τὰ μυρία ἐφύη κακά, ἀπὸ τῆς τῶν Γραφῶν ἀγνοίας) ». On y retrouve également l'éloge du *Κυριακοδρόμιον* du moine crétois Agapios Landos (1657), un recueil de sermons sur les Évangiles à lire les dimanches de l'année liturgique, traduites « en langue simple (εἰς ἀπλὴν φράσιν) » de différents auteurs⁷⁸.

Selon Ioannis Komninos, la décision du prince d'appuyer une telle entreprise avait été dictée par la « compassion pour les Hellènes orthodoxes (σπλαγνίζομένη τοὺς ὀρθοδόξους Ἑλληνας) ». À cause du joug tyrannique ottoman, cette nation très orthodoxe qui avait donné aux autres la foi et les Écritures avait perdu la langue hellénique et, implicitement, l'accès aux textes sacrés. « D'autres nations orthodoxes (τὰ ἄλλα τῶν ὀρθοδόξων γένη) » – les Russes, les Serbes, les Bulgares, les Roumains, les Arabes et les Géorgiens – pouvaient lire dans leur propre langue même les Évangiles et leurs commentaires⁷⁹. Seuls les Hellènes ne le pouvaient pas. Par conséquent, la décision de traduire les commentaires synthétiques de Théophylaktos dépassait en valeur la traduction de la Septante patronnée jadis par Ptolémée II Philadelphe : celui-ci n'avait traduit qu'une loi ancienne et « sombre », tandis que Brâncoveanu avait permis à la lumière évangélique de briller dans les âmes des gens ordinaires et ainsi d'éclaircir leurs pensées⁸⁰.

78. Pour le texte, voir N. Iorga, « Manuscrite din biblioteci străine relative la istoria românilor. Întâil memoriu [Manuscrits conservés dans des bibliothèques étrangères relatifs à l'histoire des Roumains. Premier mémoire] », *Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice*, II^e série, XX, 1897-1898, p. 204 sq. (d'après ÖNB *Suppl. græc.* 2). Pour le manuscrit, voir Herbert Hunger et Christian Hannick, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, IV, *Supplementum Græcum*, Vienne : Brüder Hollinek, 1994, p. 5-7. Pour le traducteur, voir Donald M. Nicol, « The Doctor-Philosopher John Comnen of Bucharest and His Biography of the Emperor John Cantakouzenos », *Revue des Études Sud-Est Européennes*, 9 (3), 1971, p. 511-526 [= Idem, *Studies in Late Byzantine History and Prosopography*, Londres : Variorum, 1986 (n° VIII)] ; Olga Cicanci et Paul Cernovodeanu, « Contributions à la connaissance de la biographie et de l'œuvre de Ioannis (Hierothéos) Komninos (1658-1719) », *Balkan Studies*, 12 (1), 1971, p. 143-186 ; Dimitrios H. Pantos, *Ιωάννης Κομνηνός (Γερόθεος Δρύστρας) 1657-1719. Ο βίος, τὸ συγγραφικὸ ἔργο καὶ ἡ ἐκκλησιαστικὴ καὶ πολιτικὴ του δράσις* [Ioannis Komninos (Hiérothéos de Drystra) 1657-1719. Sa vie, son œuvre écrite et son activité ecclésiastique et politique], Athènes : Εκδόσεις Κληροδοτήματος Β. Μωραΐτου, 2014.

79. Iorga, « Manuscrite », p. 206. J'ai traduit « Δακῶν » par « des Roumains » car il me semble que le docteur Comnène pensait aux Valaques, aux Moldaves et aux Roumains de Transylvanie ; quand il parle des « nations pieuses (εὐσεβοφροντηγενῶν) » que Brâncoveanu était censé protéger, les Valaques sont désignés comme « Valaques (τῶν Βλάχων) », *ibidem*, p. 207. Pour l'usage d'une terminologie archaïsante par les auteurs byzantins et post-byzantins pour désigner une réalité ethnique contemporaine, voir Tanașoca, « Tradiție bizantină ».

80. Iorga, « Manuscrite », p. 207.

Au moment où le docteur Komninos écrivait ces lignes, tant l'Ancien que le Nouveau Testament avaient déjà été traduits en roumain. Depuis le ^{xvi}^e siècle, plusieurs versions, partielles ou complètes, circulaient en manuscrit, des éditions imprimées étant également disponibles. Par exemple, la première édition de la Bible en roumain datait de 1688⁸¹ ; fait très important, elle n'avait pas un but liturgique et était le résultat de la révision de quelques traductions manuscrites en roumain, dont la version révisée de la traduction faite (peut-être) entre 1661-1664 par Nicolae le Spathaire « Milesco » à partir d'une variante aldine de la Bible grecque, parue à Francfort en 1597⁸². Quelques années auparavant, le métropolite Dosoftei de Moldavie avait publié une traduction en vers et une version bilingue (slavon/roumain) du Psautier (1672-3, 1680)⁸³. Des versions roumaines des Évangiles, des Actes des apôtres et du Psautier avaient paru à Bucarest, Snagov et Buzău (1682-1701)⁸⁴. Une version bilingue roumain-grec des Évangiles avait été imprimée à Bucarest en 1693⁸⁵. Quant à l'exégèse évangélique de Théophylaktos d'Ohrîd, elle avait été traduite en roumain vers la fin du ^{xvii}^e siècle (BAR *ms. rom.* 201)⁸⁶.

81. I. Bianu, N. Hodoș, *Bibliografia românească veche, 1508-1830* [La bibliographie roumaine ancienne, 1508-1830], I, Bucarest : Socec, 1903 [désormais BRV, I], p. 281-291 (n° 86). Pour le texte et pour des commentaires, voir *Biblia 1688* [La Bible 1688], éd. Ion C. Chițimia, Bucarest : Institutul Biblic și de Misiune al Bisericii Ortodoxe Române, 1988 ; *Biblia 1688* [La Bible 1688], I-II, éd. Vasile Arvinte, Ioan Caproșu, Alexandru Gafton, Laura Manea et N.A. Ursu, Iași : Editura Universității « Alexandru Ioan Cuza », 2001-2002 ; *Monumenta Linguae Dacoromanorum. Biblia 1688*, I-XXIV, Iași : Editura Universității « Alexandru Ioan Cuza », 1988-2015.

82. Pour quelques repères, voir Virgil Cândea, *Rațiunea dominantă. Contribuții la istoria umanismului românesc* [La raison dominante. Contributions à l'histoire de l'humanisme roumain], Cluj-Napoca : Dacia, 1979, p. 79-224 ; N.A. Ursu, « Din nou despre paternitatea traducerii *Istoriilor* lui Herodot și despre revizia *Vechiului Testament* tradus de Nicolae Milesco [De nouveau sur la paternité de la traduction des *Histoires* d'Hérodote et sur la révision de l'*Ancien Testament* traduit par Nicolae Milesco] », *Limba Română*, 34 (1), 1985, p. 30-45 ; Eugen Munteanu, « Biblia de la București (1688) și manuscrisele contemporane paralele [La Bible de Bucarest (1688) et manuscrits contemporains parallèles] », *Dacoromania. Jahrbuch für östliche Latinität*, 7, 1988, p. 173-194 ; N.A. Ursu, *Contribuții la istoria culturii românești în secolul al XVII-lea. Studii filologice* [Contributions à l'histoire de la culture roumaine au ^{xvii}^e siècle. Études philologiques], Iași : Cronica, 2003 ; Eugen Munteanu, *Lexicologie biblică românească* [Lexicologie biblique roumaine], Bucarest : Humanitas, 2008, p. 24-26, 513 ; Alexandru Gafton, « Biblia de la 1688. Aspecte ale traducerii [La Bible de 1688. Aspects concernant la traduction] », *Text și discurs religios*, 2, 2010, p. 49-72 ; Ioan-Florin Florescu, *În multe chipuri de Scripturi. Studii de traductologie biblică românească* [Des diverses manières d'Écritures. Études de traductologie biblique roumaine], Iași : Editura Universității « Alexandru Ioan Cuza », 2015.

83. N.A. Ursu, éd., *Dosoftei. Psaltirea în versuri. 1673* [Dosoftei. Le Psautier en vers. 1673], Iași : Mitropolia Moldovei și Sucevei, 1974.

84. BRV I, p. 246-251 (n° 74), 258-262 (n° 76), 335-337 (n° 96), 343-344 (n° 103), 414-416 (n° 125).

85. Émile Legrand, *Bibliographie hellénique... au dix-septième siècle*, III, P. : Alphonse Picard & Fils, 1895, p. 11-19 (n° 652) ; BRV I, p. 328-335 (n° 95).

86. Violeta Barbu, *Miniatura brâncovenească* [La miniature brancovane], Bucarest : Meridiane, 2000, p. 53-56 (n° 2). En 1703, par suite de la demande du métropolite Théodose, on copie la version en slavon de rédaction russe imprimée à Moscou en 1698 (BAR *ms. sl.* 206), P.P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei R.P.R.* [Les manuscrits en slavon de la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R.], I, Bucarest : Editura Academiei RPR, 1959, p. 302.

Plus important encore, un changement significatif était survenu au niveau du rapport des traducteurs avec la langue source. En 1682, 1683 et 1688, afin de légitimer la traduction dans une langue vernaculaire, on insiste sur le rôle du texte biblique dans l'économie du salut et sur le fait qu'on suivait de près le modèle grec, tant en ce qui concerne la langue – on avait traduit « de la langue hellénique dans la langue des Moesiens et des Daco-Péoniens » (ἀπὸ τῆς ἐλλάδος φωνῆς εἰς τὴν τῶν Μυσῶν καὶ Δακοπαίωνων διάλεκτον), dit Nikolaos Glykys dans la préface de la Bible grecque de 1687 dédiée au prince valaque Șerban Cantacuzène –, qu'en ce qui touche à l'ordre du rituel : on avait suivi « la règle de l'Église de l'Orient (orânduiala Bisericii Răsăritului) », dit la préface des Évangiles de 1682 attribuée au même prince⁸⁷. En 1688, pour ne pas choquer le « public », on dissimule l'emploi des sources d'une origine confessionnelle pernicieuse telle la Bible de Francfort et on attribue une préface justificative en roumain au patriarche Dosithée de Jérusalem († 1707)⁸⁸. En comparant Șerban Cantacuzène à Constantin le Grand, Jean Chrysostome, Wulfila et Ptolémée II Philadelphie, Dosithée n'hésite pas à louer le prince pour avoir facilité l'accès des Valaques, des Moldaves et Transylvains aux lois divins et donc au salut⁸⁹.

Par contre, en 1693, 1694, 1697 et 1701 on n'essaie plus de justifier la traduction. En 1693, par exemple, l'interprète, l'hiéromoine Athanase « le Moldave (*Moldoveanul*) » et le typographe, l'hiéromoine Anthime « le Géorgien (*Ivireanul*) », ne touchent pas à ce sujet, tandis que l'auteur de la préface, le logothète de deuxième rang Șerban Greceanu, trouve bon de s'attarder plutôt sur seulement le choix d'une édition bilingue « helléno-valaque (Ἑλληνοβλάχικον) »⁹⁰.

87. Pour Glykys, voir Émile Legrand, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs au dix-septième siècle*, II, P. : Alphonse Picard & Fils, 1894, p. 443 ; N. Iorga, « În legătură cu Biblia dela 1688 și Biblia dela 1667 a lui Nicolae Milescu » [À propos de la Bible de 1688 et la Bible de 1667 de Nicolae Milescu], *Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice*, II^e série, XXXVIII, 1915-1916, p. 46. Pour la préface des Évangiles de 1682, voir BRV, I, p. 248. La même préface affirme que les Évangiles sont « la lumière des hommes et la vie des fidèles », *ibidem*, p. 250. La préface des Actes des Apôtres de 1683, attribuée également à Șerban Cantacuzène, insiste sur le fait que non seulement la traduction a été faite du grec « hellénique (*după ellinie*) », mais aussi que « l'ordre du typikon hellénique (*orânduiala elinescului typic*) » a été respecté ; le typographe, l'hiéromoine Damascène Gherbest, souligne également l'appel à la « vraie source grecque (*advăratu izvodu grecescu*) », *ibidem*, p. 260-261.

88. Nikolaos Glykys passe lui aussi sous silence le fait que la Bible publiée aux frais du prince Șerban Cantacuzène à Venise, en 1687, avait pour modèle celle de Francfort de 1597 ; voir Cădea, *Rațiunea dominantă*, p. 130 sq. ; Florescu, *În multe chipuri de Scripturi*, p. 71-80. Pour ce type de dissimulation, voir Alexandru Gafon, « Sources déclarées et sources réelles. Le cas des anciennes traductions roumaines de la Bible », *Synergies – Roumanie*, 7, 2012, p. 257-284.

89. Pour la préface attribuée à Dosithée, voir *MLD Biblia 1688*. I. *Genesis*, p. 142-147 ; pour des détails, y compris sur la probable implication du *stolnic* Constantin Cantacuzène dans la rédaction, voir Virgil Cădea, « Semnificația politică a unui act de cultură feudal [La signification politique d'un acte de culture féodal] », *Studii. Revistă de Istorie*, 16 (3), 1963, p. 651-670 ; *Idem*, « Les Bibles grecque et roumaine de 1687-1688 et les visées impériales de Șerban Cantacuzène », *Balkan Studies*, 10 (2), 1969, p. 351-376.

90. Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, III, p. 11-19 (n° 652) ; BRV, I, p. 328-335 (n° 95).

Cette explication est intéressante à plusieurs raisons. En évoquant les Bibles polyglottes d'Origène, œuvres d'exégèse réunissant sous la forme de quatre colonnes six versions de l'Ancien Testament, Greceanu attribue à la langue hellénique le même rôle que celui qu'Origène accordait jadis à l'hébreu : celui de repère. Si la traduction se révèle incorrecte, on peut toujours interroger sans délai l'original. Tout comme pour les rédacteurs de la Bible de 1688, le modèle hellénique détint la primauté par rapport à n'importe quel autre modèle, y compris le slavon⁹¹.

Mais cette primauté ne met nullement en question le caractère légal de la traduction. Le logothète valaque montre clairement que le livre s'adresse à tous les chrétiens orthodoxes et que la lecture ou l'audition des Évangiles est salutaire. Il n'était même pas nécessaire de comprendre ce qu'on lisait ; de même, il n'était pas obligatoire de lire le grec. C'était le contact direct avec le texte sacré qui était vital⁹². Certes, lorsqu'on imprime en Valachie des textes bibliques en grec, on utilise la langue « hellénique » : c'est le cas du Psautier publié en 1700 à Snagov par Anthime « le Géorgien »⁹³. Il est clair pourtant que les intellectuels valaques impliqués dans l'édition du corpus biblique en roumain ignoraient l'existence d'une « loi de l'Église » interdisant la traduction des Écritures saintes et ils partageaient l'opinion du docteur Ioannis Komninos à ce propos : les Évangiles étaient à la portée de tous les fidèles, indépendamment de leur degré d'éducation. Il est intéressant de noter qu'en 1690, à peine trois ans auparavant, avaient été publiées à Bucarest tant la *Réfutation* de Syrigos, qu'une version remaniée de la *Confession de foi* de Dositheos de Jérusalem, très hostiles au sujet...⁹⁴

Les arguments invoqués par Greceanu et par Komninos auraient plu à Loukaris, car le patriarche appréciait les exégèses de Théophylaktos et avait patronné la traduction en langue « simple » du Nouveau Testament⁹⁵. En revanche, les représentants de la Grande Église ne les approuvaient pas. En 1703, l'archimandrite Séraphin de Mytilène publia à Londres une version remaniée de la traduction de Maximos Rodios. Dédié à « notre nation », c'est-à-dire aux « chrétiens pieux et orthodoxes », le livre s'ouvrait avec un plaidoyer en faveur de la traduction des

91. Alexandru Gafton, « Relația dintre sursele traducerilor biblice și concepția de la baza acestora [Le rapport entre les sources des traductions bibliques et le principe qui se trouve à la base de celles-ci] », *Text și discurs religios*, 1, 2009, p. 125-134. Pour la Moscovie, voir David A. Frick, « Sailing to Byzantium. Greek Texts and the Establishment of Authority in Early Modern Muscovy », *Harvard Ukrainian Studies*, 19, 1995, p. 138-157.

92. Pour une autre lecture du texte, voir Livianos, « "In the Beginning was the Word" », p. 109-110.

93. Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, III, p. 77-78 (n° 692) ; BRV, I, p. 409-411 (n° 122).

94. Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, II, p. 458-473 (n° 632) ; BRV I, p. 298-315 (n° 90). Pour des détails, voir Vassa Kontouma, « La *Confession de foi* de Dosithée de Jérusalem ».

95. Vers 1619, Loukaris fait cadeau d'une copie de ces commentaires au futur saint Eugène Yannoulis « l'Étolien », au moment de l'ordination de celui-ci à la prêtrise ; Dimitra Hadzimanou, *La vie et l'œuvre d'Eugène Yannoulis d'après sa correspondance (1638-1682)* [Thèse de Doctorat], P. : Université de Paris IV (Sorbonne) – Institut Néohellénique, 1991, p. 126.

Écritures en grec⁹⁶. Un an plus tard, le patriarche Gabriel III de Constantinople condamna l'initiative comme « vaine et inutile ». La tradition doit être préservée, indiquait-il. Les Écritures doivent être conservées telles quelles pour prévenir tout changement et innovation. La lecture du texte « classique » suffit, car la compréhension n'est pas obligatoire pour le salut. Conséquence immédiate de cette prise de position, les prêtres qui recevaient, achetaient ou lisaient la traduction faite autrefois par Maximos de Gallipoli et rééditée par Séraphin furent déposés, les laïques excommuniés, alors qu'un exemplaire du livre fut brûlé publiquement⁹⁷.

Cette attitude perdura : les éditions de 1710, 1723, 1810 et 1827, toutes fondées sur la version Rodios, furent condamnées. L'émergence du nationalisme compliqua davantage la situation. En 1814, le patriarche Kyrillos V de Constantinople permit tout de même la réédition de la traduction de Maximos Rodios, mais la détente fut éphémère. En 1833, on livra aux flammes plusieurs exemplaires de la traduction de la Bible faite par l'érudit Néophyte Vamvas, taxé lui-aussi de « protestant ». En 1836 et 1838, on condamna les traductions de la Bible publiées par les « loups luthéro-calvinistes » de la British and Foreign Bible Society⁹⁸.

96. Voir Ulrich Moennig, « Ἡ δεύτερη ἔκδοσις τῆς Καινῆς Διαθήκης σὲ μετάφραση τοῦ Μάξιμου Καλλιουπολίτη (Λονδίνo 1703) : πληροφορίες γιὰ τὴ χρηματοδότηση [La deuxième édition du Nouveau Testament dans la traduction de Maximos de Gallipoli (Londres 1703) : informations concernant le financement] », in Konstantinos Sp. Staikos et Triantaphyllos E. Sklavenitis, éd., *Τὸ Ἐντυπο Ἑλληνικὸ Βιβλίο, 15ος-19ος αἰώνας. Πρακτικὰ Διεθνoῦς Συνεδρίου. Δελφοί, 16-20 Μαΐου 2001* [Le livre grec imprimé, xv^e-xix^e siècle. Actes du Congrès International de Delphes, 16-20 mai 2001], Athènes : Kotinos, 2001, p. 205-216 ; Kyriakos D. Papoulidis, *Το πολιτικὸ καὶ θρησκευτικὸ κίνημα τοῦ ιεροεθνισμοῦ καὶ οἱ πρωτοπόροι τοῦ. Σεραφεῖμ ο Μυτιληναῖος (ci. 1667 – ci. 1735)* [Le mouvement politique et religieux *Hieroethnismos* et ses pionniers. Sérafin de Mytilène (ci. 1667 – ci. 1735)], Thessalonique : Kyriakidis, 2008. Voir aussi *Idem*, *Problèmes*, p. 137-159 ; Livanios, « “In the Beginning was the Word” », p. 110-111.

97. Manouil I. Gedeon, *Κανονικαὶ διατάξεις, ἐπιστολαί, λύσεις, θεσπίσματα τῶν ἀγιοτάτων Πατριάρχων Κων-σταντινουπόλεως, ἀπὸ Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου μέχρι Διονυσίου τοῦ ἀπὸ Ἀνδριανουπόλεως* [Dispositions canoniques, lettres, solutions, ordres des très saints patriarches de Constantinople, depuis Grégoire le Théologien jusqu'à Dionysios d'Andrinople], I, Constantinople : ἐκ τοῦ Πατριαρχικοῦ τυπογραφείου, 1888, p. 106-107 ; Papoulidis, *Problèmes*, p. 161 sq. ; Livanios, « “In the Beginning was the Word” », p. 111-112.

98. Pour des détails sur tout cela, voir Nomikos M. Vapori, *The Controversy of the Translation of the Scripture into Modern Greek and its Effects, 1818-1843*, thèse de doctorat, Columbia University, 1970 ; Constantin Dimaras, « La Bible dans la vie de l'Église grecque », in Yvon Belaval et Dominique Bourel, éd., *Le siècle des Lumières et la Bible*, P. : Beauchesne, 1986, p. 193-200. Voir aussi Mark Siotes, « Constantine Oikonomos of the House of Oikonomos and the Operations of the British Bible Society in Greece (1780-1857) », *The Greek Orthodox Theological Review*, 6 (1), 1960, p. 7-40 ; Richard Clogg, « Some Protestant Tracts published at the Press of the Ecumenical Patriarchate in Constantinople, 1818-1820 », *Eastern Churches Review*, 2 (2), 1968, p. 152-164 [= *Idem*, *Anatolica. Studies in the Greek East in the 18th and 19th Centuries*, Aldershot-Brookfield : Ashgate, 1996 (XIV)] ; *Idem*, « The Correspondence of Adhamantios Korais with the British and Foreign Bible Society (1808) », *The Greek Orthodox Theological Review*, 14 (1), 1969, p. 65-84 [= *ibidem* (XIV)] ; Kiriakos Papoulidis, « The Protestant Expansion in the Eastern Mediterranean : The Presence and the Editorial Activities of the American Protestant Missionaries Societies in the Greek-Speaking Geographical Space (1808-1856) », *Balkanica Posnaniensia*, 18, 2011, p. 151-162 ; Livanios, « “In the Beginning was the Word” », p. 113-116 ; Miltiadis Konstantinou, « Bible Translation and National Identity : The Greek Case », *International Journal for the Study of the Christian Church*, 12 (2), 2012, p. 176-186.

En dépit des allégations impérieuses de Kallinikos II, aucune « loi de l'Église » ne réglementait le problème des traductions des Écritures en langue « simple ». Toujours est-il que dans ce contexte explosif, l'édition genevoise du Nouveau Testament grec de 1638 resta, pour citer les mots d'Antoine Léger, « un trésor enfuy »⁹⁹.

Conclusion

Au moment de son arrivée dans la capitale de l'Empire ottoman, en automne 1628, le ministre piémontais Antoine Léger était plein d'espoir. On lui avait dit que le patriarche grec de Constantinople Kyrillos Loukaris était calviniste et que la situation était particulièrement favorable à la diffusion des idées réformées¹⁰⁰. Son zèle fut vite tempéré : la réalité était toute différente. Le patriarche ajourna la première rencontre avec Léger jusqu'au 13 décembre. Sa vieillesse, « accompagnée de prudence », le fit marcher « fort lentement » et avec une circonspection « excessivement scrupuleuse ». Craignant que ses ennemis « ne descouvrent qu'il tient marchandises de contrebande », il hésita à « ouvrir sa boutique »¹⁰¹. Enfin, plongé dans de ténèbres « profondes et espesses », le peuple grec avait fortement besoin d'une traduction du Nouveau Testament en langue « simple » : c'était « le fondement » de tout projet confessionnel – autrement les « malades » ne pouvaient pas être « transformés et reformés »¹⁰².

En fait, selon Léger, les chrétiens orientaux et leurs prêtres étaient d'une ignorance « prodigieuse » et d'ailleurs ils avaient en horreur la foi réformée – beaucoup plus que la foi romaine ! Ceux qui étaient familiers avec « la vérité » de l'enseignement protestant – le hiéromoine Meletios Pandogalos, par exemple¹⁰³ – n'osaient pas se manifester, car « le préjugé commun » était trop violent. Les discussions répétées que Léger eut avec Loukaris et Haga aboutirent pourtant à une solution : la traduction du Nouveau Testament « en langue entendue » et la fondation de « quelques petites escholes » où l'Écriture soit enseignée « avec un petit catéchisme et autres rudiments nécessaires aux enfants ». En procédant ainsi, la Parole de Dieu pouvait pénétrer « ès familles » et pouvait édifier ceux qui l'entendaient à l'église. Par conséquent, Léger s'impliqua dans la traduction en grec « simple » du Nouveau Testament. Même longtemps après la mort des

---

99. La Haye. *Nationaal Archief. Archief van de Staten-Generaal. Liassen Italien, Savoyen, Constantinopelen, Venetien, Zalée ende Barbarien (1596-1796)* 6908 (Léger à David Le Leu de Wihlem, Genève, le 30 décembre 1657).

100. Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, IV, p. 352-353 (n° 120).

101. BGE, ms. *Ami Lullin* 54, n° 63 (Léger à Turretini, Péra, le 7/17 février 1629).

102. *Ibidem*, n° 64 (Léger à Turretini, Péra, le 7/17 février 1629).

103. Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, IV, p. 384-385 (n° 135, Pandogalos à Léger, le 1^{er} juin 1629). Pour le personnage, voir Keetje Rozemond, *Archimandrite Hierotheos Abbatios 1599-1644*, Leyde : Universitaire Pers, 1966 (*sub voce*).

protagonistes, le hiéromoine Maximos Rodios et le patriarche Kyrillos Loukaris, il continua à œuvrer pour propager ce trésor caché. Ainsi, le 30 décembre 1657, bien qu'accablé de problèmes, le ministre écrivit à David le Leu de Wilhem, un ancien ami de Loukaris¹⁰⁴, et le pria d'intervenir auprès des États généraux afin d'envoyer au plus vite à Constantinople le tirage restant du Nouveau Testament¹⁰⁵.

Mais, malgré les efforts de Léger et malgré l'implication de la Vénérable Compagnie des Pasteurs de Genève et des États généraux de La Haye, l'édition genevoise de 1638 était un ouvrage de l'Église grecque et faisait partie du programme de redressement spirituel formulé par Loukaris. Depuis des années, le patriarche qui, d'ailleurs, avait connu Maximos le Péloponnésien, Georgios Palamidis et Athanasios Patelaros, les traducteurs invoqués au début de cette étude, prêchait en langue « simple » ; depuis des années, il essayait de publier des livres en grec « parlé » ; depuis des années, il s'opposait à la « propagande » romaine. La traduction du Nouveau Testament s'inscrivait donc dans son projet de « reformare la mia chiesa », où « reformer » veut plutôt dire « restaurer » : n'oublions pas que dans l'édition de 1638, la version « nouvelle » en grec « simple » du Nouveau Testament accompagne la version « authentique », en grec ancien ! Plus important encore, l'édition genevoise était destinée à un usage liturgique : Loukaris voulait fortifier la communauté dont il était responsable en lui mettant à disposition, dans une version compréhensible, les Écritures saintes.

Certes, les chances de réussite étaient très faibles, voir inexistantes : « Iddio sa che tractatur de impossibilis »¹⁰⁶, et cela d'autant plus que les adversaires du projet étaient très nombreux. Même des prélats qui étaient d'accord pour employer le grec « simple » dans la prédication s'opposaient à la traduction des Écritures : à leur avis, c'était trop dangereux de permettre aux fidèles l'accès direct au texte.

Cette attitude réfractaire a longtemps persisté dans le monde chrétien gréco-phoné. Il est pourtant intéressant d'observer que la situation était différente en Valachie : plusieurs cercles d'intellectuels gravitant autour de la cour, de la métropole et de l'évêché de Râmnic étaient pour la traduction des Écritures en romain. Tant la Bible de 1688, qui avait pour modèle une édition « protestante », que les

104. Pour de Wilhem, voir Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, IV, p. 313-329 (n° 98-111) ; Bruno H. Stricker, « De correspondentie : van Heurn – le Leu de Wilhem », *Oudheidkundige Mededelingen uit het Rijksmuseum van Oudheden te Leiden*, 29, 1948, p. 43-54 ; C.C. van Valkenburg, « Het regentengeslacht (Le Leu) de Wilhem », *Jaarboek van het Centraal Bureau voor Genealogie*, 25, 1971, p. 157-159 ; Manousos I. Manousakas, « Αὐτογράφο γράμμα (1617) τοῦ Κυρίλλου Λουκάρεως στὸν Ὁλλανδὸ λόγιο David de Wilhem [Lettre autographe de Kyrillos Loukaris adressée au savant hollandais David de Wilhem] », *Μεσαιωνικά καὶ Νέα Ἑλληνικά*, 1, 1984, p. 453-461 ; Alexander H. de Groot, *The Ottoman Empire and the Dutch Republic. A History of the Earliest Diplomatic Relations 1610-1630*, Leyde : Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten, 2012 (*sub voce*).

105. La Haye. *Nationaal Archief. Archief van de Staten-Generaal. Liassen Italien, Savoyen, Constantinopelen, Venetien, Zalée ende Barbarien (1596-1796)* 6908 (Genève, le 30 décembre 1657).

106. Legrand, *Bibliographie hellénique... dix-septième siècle*, IV, p. 326.

traductions d'Anthime « le Georgien », illustrent bien cette attitude¹⁰⁷. Le texte grec restait le standard, mais l'idée qu'il soit obligatoire de le rendre accessible l'emporta.

L'analyse des deux cas s'est avérée utile : elle semble indiquer que l'enjeu principal de l'acharnement des adversaires de la traduction des Écritures saintes était le sacerdoce. En effet, beaucoup des critiques adressées au « calviniste » Loukaris étaient centrées sur le danger d'annuler le rôle des pasteurs et de permettre aux fidèles de se bricoler une religion. Il faut pourtant admettre que le but de Loukaris avait été beaucoup plus complexe. Nous devons aussi observer que les adversaires du patriarche « hérétique » avaient leurs propres raisons d'agir ; le cas de Dosithée de Jérusalem, qui exprime des points de vue différents dans la préface de la Bible roumaine de 1688 et dans son *Manuel* publié à Bucarest en 1690, est assez suggestif à ce propos.

Dans l'immédiat, le Nouveau Testament grec bilingue de 1638 fut un échec. Toutefois, dans la longue durée, l'édition genevoise représente un moment décisif dans l'économie de la libéralisation de la Parole divine et dans le processus de définir l'orthodoxie orientale.

ovidiuolar@gmail.com

*“N. Iorga” Institut d’histoire de l’Académie de Roumanie, Bucarest
Université de la Ruhr, Bochum*

---

107. Pour Anthime, voir Arhim. Policarp Chițulescu, éd., *Antim Ivireanul. Opera tipografică* [Anthime le Georgien. L'œuvre typographique], Bucarest : Institutul Cultural Român, 2016.